LORETO MARTINEZ TRONCOSO

(2006 - 2013)

Por el momento sin título.

1 juillet 2006 Arteleku, Donostia-San Sebastian.
7 juillet 2006 Fundação Serralves, Porto.

Notes de travail :

Quelqu'un m'a dit, ou plutôt m'a rappelé, un jour que « l'art est avant tout un rendez-vous ». Et comme rendez-vous soit tu arrive avant, soit tu arrives en retard, soit tu arrives à l'heure. Mais aussi tu peux ne pas arriver parce que tu t'es trompé de lieu. Au même temps, peut-être qu'un rendez-vous est là où tu ne l'attends pas.

Vous voulez du spectacle ? Vous allez l'avoir » je me suis dit après m'avoir rendu compte que j'avais été récupérée par le spectacle. Donc : lumières, make-up et paillettes ! qui ne sont qu'une continuation ou une conséquence de mon expérience. « Que tu n'es qu'une pute, tu as dit ? » on m'a dit. « Il y a eu déjà d'autres artistes qui l'ont dénoncé, et pas seulement ça, qui l'ont fait ». Alors, si c'est comme ça, je ne le ferais pas. Et je ne le répèterais pas non plus (je pourrais le dire une fois de plus pour vous mais je ne le ferais pas parce que je viens de le faire). Mais un striptease, qui a pas un jours rêvé de faire un striptease en public ? Ça pourrait être un bon titre ça : Striptease.

En tout cas comme Hitchcock a dit « en sortant de la salle, le publique doit savoir pour quoi il a rentré ». Et moi aussi.

Production : Mugatxoan 2006/Arteleku Gipuzkoako Foru Aldundia/Fundação Serralves.

(extrait)

« Bon. Bonsoir à tous. Comme il est dit dans le programme et pour ceux qui ne me connaissent pas, mon prénom c'est Loreto. Avant de commencer, j'aimerais remercier Blanca, Ion et Cristina pour m'avoir élu. Et je dis " élu " parce que c'est comme ça que s'intitulait l'email qu'ils nous ont envoyé il y a plus d'un an : les élus, où ils nous communiquaient qui allait être produit par Mugatxoan. Et aussi pour m'avoir fait confiance jusqu'au dernier moment, puisque jusqu'à il y a à peu près quatre jours, ils n'avaient aucune idée de ce que j'allais faire ici ce soir.

J'aurais pu vous parler sans micro... mais il est vrai que quand on entend sa voix on se sent plus protégé. Ce n'est pas que vous m'intimidez beaucoup, mais si un peu. Et je dis intimideis (intimidez sans vouvoyer) et non intimiden (intimidez en vouvoyant)... parce qu'ici on se sent un peu comme à la maison, non ? C'est ce que je me suis dit quand j'étais en train de préparer cette intervention. Que vous n'étiez pas un public comme les autres ou au moins comme ceux auxquels j'ai l'habitude de me confronter. Pas très souvent mais de temps en temps, ce qui est déjà suffisant.

Tout d'abord, ma mère et mes soeurs, qui assistent pour la première fois à ce que je fais). Quelques-uns d'entre vous êtes dans la même situation que moi il y a deux ans. D'autres vous avez assisté avec moi aux workshops de Mugatxoan il y a deux ans, ici, à Arteleku et à Serralves. D'autres, on s'est rencontré ici. D'autres, vous travaillez ici. D'autres, on s'est rencontré ailleurs et vous êtes venu ici pour voire ce que je fais. Soit parce que vous l'avez jamais vu, soit parce que vous l'avez déjà vu avant et vous voulez voir ce que je fais maintenant. Ou peut-être simplement par amitié. D'autres, vous venez ici souvent ou de temps en temps voir ou assister à ce que ce centre vous propose parce que ça vous intéresse ou parce que vous trouver ça intéressant ou simplement par curiosité. Peut-être quelqu'un est ici par hasard, mais ça c'est moins probable.

Peut-être je me trompe en me disant que vous n'êtes pas un public comme les autres. Même, pourquoi vous le seriez pas ? Moi ? Je suis aussi de ces publics exigeants qui à peine sortie d'une salle ou d'un espace d'exposition, ont toujours quelque chose à dire. J'ai été exigeante il y a deux ans avec les pièces qui ont été produites par Mugatxoan. J'ai été exigeante avec les pièces qui n'ont pas été produites par Mugatxoan. J'ai été exigeante avec les présentations de mes collègues. J'ai été exigeante avec les artistes avec qui j'ai travaillé. J'ai été exigeante avec des expositions, projections, et conférences auxquelles j'ai assisté...

Mais en vous imaginant différents, je me sentais plus à l'aise. Je me sentais plus... libre. Bon, je ne sais pas si "libre" est le mot juste ou le... mot. Mais en vous imaginant différents ça me permettait de laisser un peu de côté cette... colère qui de plus en plus s'exprime dans ce que je fais et aussi dans ce que je dis.

Peut-être c'est cette colère qui fait que mon travail est plus "un travail malade et non un travail esthétique", comme me l'a dit la directrice d'un centre d'art de Paris, dans son bureau il y a deux mois. À celui qui m'a proposé que je devrais peut-être penser à faire autre chose. Qu'il était jamais trop tard.

Et je dirais pas son nom parce que ce n'est pas le lieu ni le moment de le faire... mais vous pouvez imaginer la tête que j'ai faite quand j'ai entendu ça. Bon, peut-être vous ne pouvez pas imaginer, mais j'étais en train de préparer cette intervention et ce commentaire m'aidait pas trop.

Peut-être c'était pour ça que j'avais pensé de vous parler de ce pessimisme, nihilisme ou... négativisme dans lequel je me trouvais à ce moment-là. De vous faire une liste de mes dernières lectures : *Le Suicide*. *Suicides exemplaires*. *Suicides, histoire, techniques et bizarreries de la mort volontaire, dès ces origines jusqu'à nos jours*. *L'Esthétique du suicide*. *La Tentation nihiliste*. *Van Gogh, le suicidé de la société*... De vous lire un extrait de *Le procès-verbal* où Adam écrit à sa chère Michelle : " Voilà ici comme j'ai rêvé de vivre depuis des temps. [...] Quand j'ai décidé d'habiter ici, j'ai pris tout ce qu'il fallait, comme si j'allais à la pêche, je suis revenu la nuit, et puis j'ai balancé ma moto à la mer. Comme ça, je me faisais passer pour mort, et je n'avais plus besoin de continuer à faire croire à tout le monde que j'étais vivant, que j'avais des tas de choses à faire pour me garder vivant. "

J'avais pensé aussi de vous citer Baudrillard qui a dit : " Apprenons à disparaître ". À Duchamp qui a dit : " En anglais c'est mieux qu'en français : Will go underground " quand on lui a demandé : " Où est-ce qu'on va ? ", à ce qu'il a répondu simplement : " Le grand homme de demain ira sous terre. Il faudra qu'il meure avant d'être connu. Il se sera caché toute sa vie pour échapper à l'emprise du marché, complètement mercantile, si j'ose dire. " À Présence Panchounette qui a dit dans un entretien à Art Press : " On arrête parce qu'on s'emmerde. " À un des frères Tanner qui a suivi une logique très simple : " Ce travail est une merde, j'arrête. " À Pavese qui dit : " On décide de disparaître quand un amour, un amour quelconque, nous montre notre nudité, notre misère, notre... néant. " À Oblomov qui préfère rester chez lui, couché, à rien faire, parce que, comme il le dit : " Ne sont-ils pas plus endormis que moi tout en restant assis ou en s'agitant tous les jours comme des mouches ? " À Hedwing qui dit : " C'est presque de la haine ce que je sens pour ces personne qui secouent la tête quand quelqu'un commet un acte libre. " À une voix qui m'a chuchoté un jour : " Autrefois, ils étaient heureux parce qu'ils ne savaient pas pourquoi ils étaient heureux. Aujourd'hui on ne l'est plus parce que tous les jours on nous explique notre bonheur. "À Rodrigo García qui dit : " Vous êtes tous des fils de pute "... Et à tous ceux qui répondent : " Oui ! Oui ! Vous avez raison ! Encore ! Refaite-le moi encore... "

Mais bon, à quoi bon vous parler de ça. Et comme quelqu'un a dit un jour : " De ce que tu ne peux pas parler, il faut le taire ". Donc...

(…)

06.02.2007
Chronique « Hors-Champ Contemporain » par Julie Pellegrin,
émission « Minuit Dix », France Culture.

Julie Pellegrin analyse la qualité déceptive des prises de parole de Loreto Martínez Troncoso, performeuse, qui se définit elle-même comme une « cîble vivante ». L'apathie élevée au rang des beaux-arts.

Loreto Martinez Troncoso est née à Vigo (Espagne) en 1978, elle vit et travaille à Paris. Elle a suivi des études artistiques à l'université des Beaux-Arts de Pontevedra puis à l'Ecole des Beaux-arts de Bordeaux. Son travail utilise essentiellement l'écriture et la parole : monologues, enquêtes, interviews et conférences dans lesquelles l'artiste se met en scène. Il prend forme à travers des vidéos et des performances se déclinent en fonction du contexte de l'intervention. Dans une adresse directe au public, et en s'exprimant dans une langue qui n'est pas la sienne, Loreto Martínez Troncoso s'intéresse notamment au rôle du langage dans notre société et s'interroge sur la notion d'identité.

Transcription de la chronique

(—> extrait sonore de *Por el momento sin título*)

Ooh I been dirt And I don't care Ooh I been dirt
Hay quien dice que me gusta decepcionar.

And I don't care Because I'm... burning
Hay quien dice que soy encantadora y très charmante.

inside I'm juste a yearning Inside and I'm the fire o'life
Hay quien piensa que tengo un lado punk-anarquista y que lo llevo mejor que aquellos que llevan crestas e imperdibles en las orejas.

Hay quien dijo que soy una transgresora prêt-à-porter...

Julie Pellegrin : Alors aujourd'hui il s'agit de Loreto Martínez Troncoso, comme vous l'avez annoncé, qui faisait à la Fundação Serralves à Porto l'été dernier une performance exceptionnellement en espagnol puisque d'habitude elle le fait tout le temps en français. Loreto…

Laurent Goumarre : Alors, qui est-elle ?

JP : Qui est-elle ?

LG : Qui est cette femme ?

JP : On peut dire qu'elle est née en 1978 à Vigo, ce qui nous dit pas grande chose. Sauf peut-être qu'elle est espagnole. Donc, étrangère. En fait elle arrive aux Beaux Arts de Bordeaux en 1999, à ce moment elle parle à peine français et pourtant elle s'inscrit dans l'atelier d'écriture et ça, ça va être vraiment le point de départ de son travail. C'est à dire la confrontation avec une langue étrangère ou comme vous le disiez à propos de Jaques Julien comment l'écrivain essaye de travailler dans une langue dont il ne connaît que quelques mots. Donc, le langage et la question de la définition sont vraiment au cœur de tout son travail qui, paradoxalement, est plutôt indéfinissable. Il prend la forme de vidéos, de textes et de perfomances-conférences, et c'est de ça dont je vais vous parler aujourd'hui…

LG : Pas d'une pièce en particulier mais de plusieurs performances… Enfin, d'un système de performances… Alors, comment ces performances ou comment son travail est-il commencé ?

JP : Alors, une de ces premières apparitions c'était comme bonus dans un spectacle du chorégraphe Michel Schweizer. Elle intervenait à ce moment-là à la fin du spectacle, après les applaudissements, quand le spectateur quittait la salle, et elle se présentait comme elle le fera toujours par la suite : seule et immobile face au public… Et elle commence à parler lentement, avec un accent assez fort, pour décrire la situation présente autour de trois questions qui vont rester récurrentes dans son travail : qui elle-est ? Qu'est-ce qu'elle fait là ? Et qu'est-ce que le public fait là ? C'est vraiment à ce moment-là qu'elle commence à travailler sur le contexte, les attentes du public et aussi les commentaires que suscitent son travail.

LG : Alors, qu'elle est la qualité de sa prise de parole ?

JP : Alors, pour elle, prendre la parole, c'est vraiment un acte politique. Elle dit : je devrais me taire quand on me dit de parler, je devrais parler quand on me dit de me taire. On a souvent l'impression qu'elle dit des banalités…

LG : Ah, oui, c'était vraiment le cas quand elle arrive à la fin du spectacle de Michel Schweizer, on se demande vraiment ce que cette pauvre femme vient nous dire ! On ne comprend absolument rien, ça n'a absolument aucun intérêt et pour tant elle tient quand même les spectateurs qui sont restés après les applaudissements.

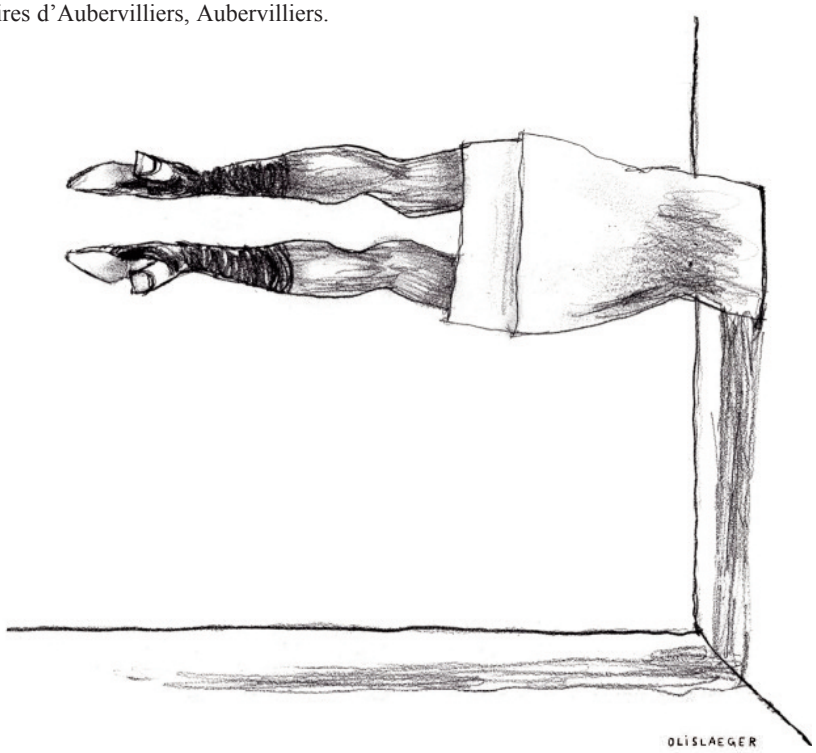
JP : Oui, on comprend que c'est vraiment important de dire les choses. C'est-à-dire de les nommer, de les énoncer… Il arrive aussi qu'elle mette en question y compris ce qu'elle vient dire… En fait c'est une manière de faire table rase et d'essayer de s'affranchir des contraintes et des règles imposées. Elle avait fait une conférence pour une inauguration au Musée des Beaux Arts de Bordeaux où elle décline tous les jeux possibles avec le règlement intérieur, par exemple. Donc elle est considérée comme elle le dit dans certaines de ses pièces, comme politiquement incorrecte. Comme si le fait d'énoncer les choses revenait à le dénoncer véritablement. Et pourtant, malgré ça, elle a l'impression d'être récupérée à chaque fois qu'elle accepte une invitation. Elle dit souvent « je n'ai fait que ce qu'on attendait de moi; je ne suis qu'une conformiste, une clown, un pute. » Elle pointe comme ça la violence qui régie le rapport de l'artiste à son milieu et qui l'empêche souvent de réagir en tout liberté comme ça devrait être le cas.

LG : Et on imagine notamment les réactions des spectateurs dans le spectacle vivant. Alors, comment s'en sort-elle, en fait ? Parce qu'elle est tout le temps récupérée… Comment peut-elle sortir de ce système ?

JP : Moi j'ai l'impression que c'est plutôt peut-être par cette passivité, cette manière, justement, de se laisser faire qu'elle est le plus insaisissable, la plus sauvage d'une certaine manière. Pour moi, Loreto c'est *Yvonne princesse de Bourgogne* dans la pièce de Gombrowicz. Alors Yvonne c'est ce personnage apathique qui sème le désordre dans son entourage jusqu'à susciter des envies de meurtre simplement parce qu'elle reste plantée là comme un reproche vivant. Et Loreto renvoie aussi le public et les professionnels de l'art à eux-même et à un certain type de comportement uniformisé et absurde. En sens, elle est toujours un étranger. Un jour elle a été décrite dans le journal Ouest-France, ce qui rejoint ce que vous disiez tout à l'heure, comme « la femme triste et banale qui s'est trompé de porte ». Et en se laissant définir comme ça par les autres, systématiquement, elle suscite évidemment des projections et des malveillances, elle dit d'ailleurs : « je deviens une cible ». On pourrait avoir envie de se débarrasser d'elle mais on peut gager que comme Yvonne elle n'acceptera pas la condamnation et qu'elle préfèrera mourir incomprise plutôt que de passer sa vie à se justifier…

Sans titre, pour l'instant.

20 décembre 2006, Les Laboratoires d'Aubervilliers, Aubervilliers.



Peut-être que pour le 20 décembre j'en aurais un. *Striptease*, comme je disais dans les notes de travails de *Por el momento sin título* pourrait être un bon titre. Strip : se déshabiller ou enlever. Tease : agacer ou taquiner. Striptease : déshabillage agaçant ou taquin.

Notes de travail de *Por el momento sin título* :
Vous voulez du spectacle ? Vous allez l'avoir » je me suis dit après m'avoir rendu compte que j'avais été récupérée par le spectacle. Donc : lumières, make-up et paillettes ! qui ne sont qu'une continuation ou une conséquence de mon expérience. « Que tu n'es qu'une pute, tu as dit ? » on m'a dit. « Il y a eu déjà d'autres artistes qui l'ont dénoncé, et pas seulement ça, qui l'ont fait ». Alors, si c'est comme ça, je ne le ferais pas. Et je ne le répèterais pas non plus (je pourrais le dire une fois de plus pour vous mais je ne le ferais pas parce que je viens de le faire). Mais un striptease, qui a pas un jours rêvé de faire un striptease en public ? Ça pourrait être un bon titre ça : Striptease.

En tout cas comme Hitchcock a dit « en sortant de la salle, le publique doit savoir pour quoi il a rentré ». Et moi aussi.

Liste de titres possibles :
Pase especial (répétition générale).
~~Hidden Track~~ (encore dans l'idée d'être là où on n'attend pas).
Pause ou standby (entre deux choses) ou parenthèse.
Table rase / Point appart.
~~I love my live~~
J'ai jamais fait une crise punk.

Production : Les Laboratoires d'Aubervilliers

(…)

…du coup, j'ai passé douze heures par jour pendant deux mois, ici, aux Labos... Assise sur une chaise, devant une table, devant mon ordinateur... incapable d'écrire, de prononcer un seul mot. À regarder une enveloppe qu'une copine m'a prêtée et qui dit, là où on écrit l'adresse de son destinataire : " This then is the proposition. Imagine... to disappear completely and never be found. "

À me demander : " Est-ce que j'ai vraiment envie de disparaître ? " Si. Mais est-ce que ce n'est pas encore une façon de... plaire ? De (vous) charmer ? Et pourquoi j'ai répondu à l'invitation de Nathalie Quintane alors, à écrire un texte pour la revue de laquelle elle fait partie du comité de rédaction. Et à l'invitation de Jean-Marc Chapoulie de venir clôturer l'espace qu'il a eu pendant un mois au Palais de Tokyo. Et à sa femme pour faire quelque chose autour de...

J'ai passé douze heures par jour...

À penser à Joubert qui se demandait dans ses *Carnets* : " Mais... quel est mon art ? Que produit-il ? Que fait-il naître et exister ? Qu'est-ce que je prétend et qu'est-ce que je veux faire en l'exerçant ? Être reconnu ? Seule ambition de tant des gens. "

À Chamfort qui disait : " Presque tous les hommes sont des esclaves parce qu'ils n'ont pas le courage de dire ' non '. " Et qui se disait: Pourquoi je ne publie pas ? Parce que... j'ai peur de mourir sans avoir vécu. Chamfort qui a amené le non tellement loin que le jour où il avait cru que la Révolution française l'avait condamné, s'était tiré une balle, qui lui a cassé le nez et lui a vidé son œil droit. Et qui, toujours en vie, s'est arraché la chair avec un couteau... Et dans un bain de sang, a retourné l'arme dans sa poitrine et après s'ouvrir les jarrets et les poignets s'est écroulé au milieu... dans véritable lac de sang.

À ces dernières paroles : " They tried to get me. I got them first! " " Ils ont essayé de m'avoir. Je les ai eu d'abord. "

À l'actrice Lupe Vélez, dite la Bombe mexicaine, qui voulait réussir ' une sortie en beauté ' et qui s'est fait livrer chez elle une centaine de corbeilles de fleurs, maquiller et coiffer par les meilleurs spécialistes d'Hollywood, servir en solitaire un repas composé de tous les plats épicés de son pays natal... et qui, après avoir avalé un tube de Senocal et être monté dans sa chambre pour attendre la mort couchée dans une pose très étudiée sur une couverture brodée, s'être habillée avec une robe en lamé or et avec tous ses plus beaux bijoux... a été prise d'une subite nausée qui l'a poussée à courir vers ses toilettes et qui, commençant à vomir, glissa sur les dalles de marbre et sa tête se fracassa sur la cuvette où elle a été finalement retrouvée.

À Emily qui toute petite a dit à son père : " Je sais ce que je veux être, philosophe. " Et à son père qui lui a répondu : " Non. – Pourquoi? – Parce que les philosophes se suicident. "

À penser à un cordonnier vénitien qui s'est construit sa croix et qui après s'être coupé le sexe et l'avoir jeté par la fenêtre, s'est crucifié et qui par un système mécanique qu'il avait construit pendant des semaines, sa croix et lui ont basculé en avant, traversé la fenêtre et demeuré suspendus pendant une journée à la façade de la maison... jusqu'à ce que les voisins viennent le délivrer.

À Scapolo qui disait : " Je ne suis plus d'ici. "

À Christine Chubbock, newswoman américaine qui, invitée en direct à un programme de télévision, a sorti un revolver de son sac et qui, avant se faire sauter la cervelle, a dit aux spectateurs : " Vous allez assister à une première. "

À rigoler en lisant dans *Le Suicidé* : " N'importe comment mais vivre. Quand on coupe la tête à un poulet, il continue de courir dans la cour la tête coupé. "

À l'expression anglaise ' get a life ', qui voudrait dire en français quelque chose comme : trouve toi une vie.

À penser à Anatol qui aimerait bien être funambule, mais qui se disait : Et pourquoi s'exhiber ? si pendant tes mouvements les plus dangereux, le public ferme les yeux quand tu es en train de frôler la mort...

À un jeune homme que j'ai entendu un jour dire : " Mon grand secret c'est que je suis jamais là... "

Mais bon, pourquoi vous ennuyer avec ma petite histoire privée. C'est vrai que... j'aurais pu en profiter de cette grande salle, des tapis noir, des rideaux, des lumières, du son...

Foi por vontade de Deus *Que eu vivo nesta ansiedade*
Peut-être que le moment est arrivé.
Que todos os ais são meus Que é toda minha a saudade Foi por vontade de Deus...
De se sauver... D'arrêter les discours... De ne plus être là…
Que estranha forma de vida! Tem este meu coração
De prendre toutes les affaires et les jeter à la mer

(…)

bs n°2

Le journal de Bétonsalon
03/2008 - 05/2008
Gratuit/Free

Loreto Martinez Troncoso

Loreto Martinez Troncoso a pris la parole le 17 novembre 2007, jour de l'inauguration de Bétonsalon, juste après les discours officiels. Le texte qu'elle a lu ce jour là est reproduit ci-dessous tel qu'il a été écrit par l'artiste. Il sert ici d'introduction à ce nouveau numéro du journal bs.

Bon, mais bonjours ou... bonsoir à tous... maintenant c'est à mon tour. *Krrr*. Je vais me presenter, pour ceux qui me connaisent pas. Je suis, normalement, "artiste" invitée à participer à cet projet *In the stream of life* qui fait l'ouverture de cette nouveau lieu d'art. Nouveau lieu qui a déjà été presenté par Mr. l'élu à la culture, Mme. l'élue aux universités, Mr. le président de l'université où on se trouve maintenant et Mr. le président bétonsalon, assotiation qui s'en occupera de cet nouveau lieu... d'art.

Bon, pour ma part, je n'ai pas trop l'habitude d'intervenir à des moments ainsi importants, normalement, comme celui là. Normalement l'inauguration devait se passer un autre jours mais finalement j'ai su, il y a à peu près quinze jours, quand j'étais déjà en train de preparer mon intervention, que ça serait aussi ce soir, jours du vernissage. Ce qui m'a impresioné. Pas trop mais, si, un peu : ce n'était pas très evident de se voir parler après ou avant ou pendant ces discours protocolaires, et, aussi, par rapport à ce que j'avais pensé faire, dire... ce soir. J'aurais pu atteindre encore quelques instants, une demi heure, une heure, deux heures et faire comme si. Mais bon, après tout, je me suis dit que d'un certain façon, chaqu'un de nous representait un ou plutôt une institution quelquonque. Donc, pour ma part... la... institution artiste ?

J'aurais pu aussi le faire un autre jours. Mais bon, je suis ici donc j'assume.

Vous dire que depuis ce matin je suis un peu malade, donc, sous les eventuels effets indesirables: des dérèglement du pouls, des palpitations, des arythmies, tachycardies, élévation de la pression du sang, des comportements étranges et occasionnellement sédation et somnolence. Donc, je vais essayer d'être le plus breve possible si jamais...

Ça fait plus de sept ans que je parle, et presque six que je parle devant un public, peut-être pas comme vous parce que du coup, comme c'est un evenement officiel, il doit y avoir beaucoup parmi vous qui êtes venu juste pour ça. D'autre vous êtes venu ici comme vous *allez à d'autres vernissages* — en metro, en velo, en velib, en bus ou à pied, seuls ou accompagnés, par vos amis, vos amis d'amis, vos amis de vernissages, vos amis d'ailleurs, vos amoureuses/amoureux, vos enfants, parents et autres familles... — et du coup vous vous retrouvez à *un vernissage à discours*, ce qui arrivent rarement... dans les *endroits à vernissages* aux quels nous allons normalement — en tout cas moi c'est la premiere fois que j'assiste à ça —. D'autre... vous etudiez, vous enseignez, vous travaillez, vous habitez, vous vous baladez ici et vous êtes venu voir ce que cet endroit vous proposerá. Parce que vous vous interessez à l'art ou parce que vous faites de l'art. Ou parce que vous voulez faire ou vous voulez vous interesser à... Ou peut-être tout simplement par curiosité... D'autre vous êtes tombé ici peut-être par hazar...

Et quand j'étais en train de preparer cet intervention je pouvais pas m'empecher de penser à tout ça. J'ai du lire au moins quatre fois le communiqué de l'expo et au moins quatre fois j'ai du me demander : où je suis ? ou plutot qu'est-ce que je fais là ? dans cet « in the stream of life », dans le flot de la vie...

Flot, dit Le Robert de poche : 1. Eau qui s'écoule. 2. Ce qui est ondoyant, qui se déroule en vagues. 3 Grande quantité de liquide versé, répandu. Ex : *Des flots de larmes*. Abstrait : *Des flots de paroles*. Fig : **Être à flot** qui veut dire : cesser d'être submergé par les difficultés...

Il a été question que je fasse une Performance. Il a été question que je fasse partie de l'exposition. Il a été question

que je fasse une visite guidée, une table ronde, une conference, une lecture... Il a été question d'être ou de ne pas être annoncé dans le programme. Que je vienne, que je vienne pas, que quelqu'un viennet à ma place. Il a été question aussi que je ne fasse rien du tout...

Il a été question de tout ça, just au moment où j'étais en train de preparer tout mes affaire pour partir loin d'ici.

Au moment où je lissais : *Livro do dessasosego* et *Portugal, aujourd'hui. La peur d'exister.*

Portugal, pays où après avoir assité à des nouvelles sur des enlevements, des assasinats, des accidents d'avion, des morts palestitniens et israliens, des decouvertes des centeines des victimes talibans axfixiés dans des contenaires en Afganistan, de la separation de Cecila et... de la naissance d'un bebe panda au Zoo de Pekin, des images de foot, de la meteo... le presentateur finit les info avec grand sourire et d'un ton savant en disant : é a vida! C'est la vie! Comme s'il nous disait : c'est là-bas, dehors, loin. Comme s'il nous disez : c'est comme ça, continuez votre vie et allez dans vos occupations parce que la vie continue.

Juste au moment où je lisais un passage dans *El lobo estepario* où Harry Haller note : « Je ne peux pas tenir beaucoup de temps ni dans le theatre ni dans le cinema, à peine je peux lire un journal, rare fois un livre"... Et où il note : "je ne peux pas comprendre quel sorte de plaisir et de bonheur cherchent les hommes dans les hotels et dans les ferrocarrils totalement plains... dans les bars et varietés des grandes villes, dans les cafés remplis de gens ecoutant une musique fastidieuse et lourde... dans les grands lieux d'expositions et dans les conferences pour les necesiteux d'illustrations... Je ne peux pas comprendre, ni partager, tout ces plaisir, par les quels tant de milliers de personnes s'évertuent et s'agitent ».

Juste et après quoi, j'ai fermé mon livre, j'ai pris mon manteau et je suis sorti de chez moi pour prendre un peu d'air frais. Et en marchant dans la rue, je me suis dit : ne serait-ce pas la fuite de cette fatigue qui nous fait courir, consomer, partir dans tout le sens ? Et j'ai pensé à Federico García Lorca qui, en marchant, se repetait dans ces nuits d'insomnie : je veux dormir un instant, un instant mais que tout le monde sache que je ne suis pas mort.

Juste au moment où j'ai croisé un homme qui disait à son telephone : Yes, but, where are you physically? A la rue de l'Avenir, rue paralelle à la rue dans laquelle j'habite maintenant et que j'ai decouvert le premier jours que je suis rentré chez moi, en metro, ligne 13 dernière arret.

Jours... où j'ai pris connaisance de l'action *Anestesie* de Günter Saree, artiste invité aussi à *In the stream of life*, « dans le flot de la vie », et qui proposait en 1972 de « consciencement interrompre notre vie consciente, par une anesthésie générale, pendant une durée déterminée » de 10 à 20 minutes. Eso sí, avec une statistique de 1 sur 6000 de ne plus se reveiller. Action après laquelle on aurait eu un certificat de Interruption Générale de la Conscience... Action après laquelle, si jamais on aurait été cet 1 sur 6000 non reveillé, les dispositions et la musique pour la mise en bière aurait été choisis dans un formulaire des Pompes Funebres signé oparavant.

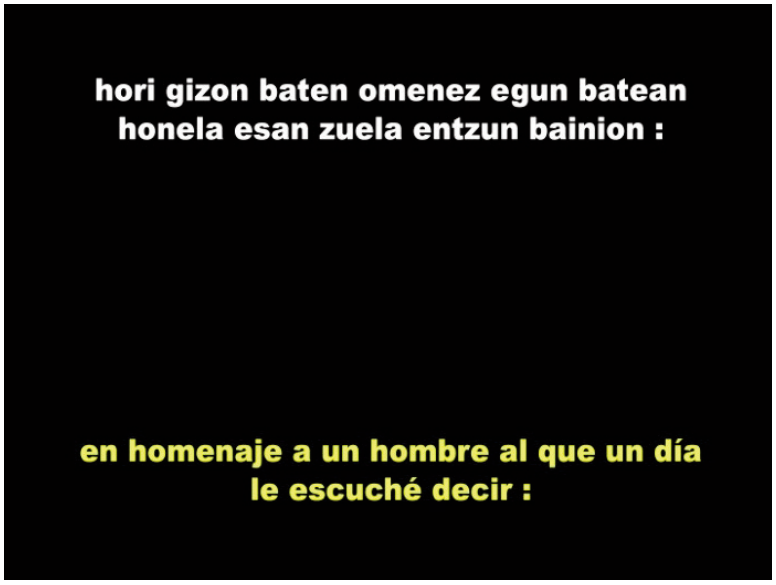
Günter Saree qui se baladait la nuit dans les cafés populaires, avec un drapeau blanc où il avait écrit : JE SUIS GÜNTER SAREE ET JE MEURS quand il a su qu'il allait mourir, d'un cancer généralisé... Comme Fritz Zorn, je me suis dit, qui atteint aussi d'un cancer écrit dans son manuscrit : "Naturellement j'ai aussi le cancer. Ce qui va de soi parce que j'ai été éduqué à mort"...

Et je continuais à me balader et à me demander : mais d'où elle vient cette obsession? à me demander quoi faire ou de quoi vous parler ce soir ? j'allais pas parler de ça, un jours d'ouverture comme celui là, on aura pas envie d'entrendre quelqu'un parler de ça. Et je suis rentré dans un café et j'ai commandé un thé. On entendait à la radio *Everybody knows*, de Leonard Cohnen et un jeune homme qui me regardait depuis que j'étais rentré est venu vers moi et m'a dit : Bonjours, je m'appelle Dominic, je suis né le 15 novembre 1959, est-ce que je peux vous posser une question? Vous avez pas l'impression que ça monque un peut de vie ici? et il est parti si vite.

Bon, à cet moment là, j'avais pensé faire arriver un couple de rock acrobatique dancer *Let's twist again*... Mais bon, finalement ça n'a pas pris... Donc... je pense que je vais m'arreter là. Merci pour votre attention.

…pero ¿dónde está(i)s físicamente?

...mais où ê(te)s vous/tu physiquement ? Pièce sonore sous-titrée, 2008.



Note au lecteur :

« Peut-être le moment est arrivé… D'arrêter les discours. De ne plus être là. De se sentir… *lejos de todo*. De se perdre. De perdre… le temps, sans avoir la mauvaise conscience de le perdre. De ne plus avoir à parler… à s'expliquer… De dire… non. » Ainsi je finissais une de mes dernières interventions, pendant qu'on entendait au loin Amalia Rodrigues chanter *Estranha forma de vida*. « Et peut-être le moment est déjà arrivé. De mener une estranha forma de vida. De se mettre *Sur la route* à la recherche de… un sens à… son… existence ? De s'éloigner de tout. De fuir de… la routine ? des habitudes ? du *confort* ? De ne plus se sentir comme à la maison. D'aller à la rencontre de… là-bas où… » Et ainsi, de/avec la figure (mythique ?) de l'écrivain (et pas seulement) qui s'exil seul, loin, pour voir avec distance le passé, *à la recherche du… temps perdu* ?, - de - le présent, avec la volonté de se libérer des convections sociales, du (son) temps… je suis parti.

Loreto Martínez Troncoso, Serra da Boa Viagem, 24 février 2008.

Production : Arte e investigación Montehermoso 07/Artea eta Ikerketa Montehermoso 07

Contre la vie étrangère et hostile*

François Piron

On prête à Jean-Luc Godard cette définition de son film *Pierrot le fou* : « C'est la rencontre entre quelqu'un qui pense à la mort et quelqu'un qui n'y pense pas. » De même, le texte de la pièce *...pero ¿dónde está(i)s físicamente?* présentée par l'artiste Loreto Martínez Troncoso au Centre culturel Montehermoso, est une lettre dont le contenu, et l'auteur, évoquent leur propre finitude, adressée à quelqu'un, spectateur hypothétique, qui peut-être lui n'y pense pas.

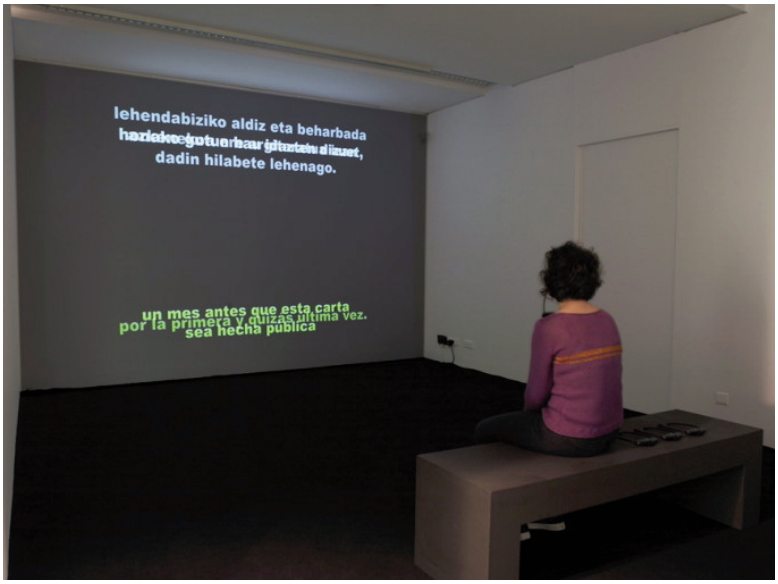
« Je vous écris aujourd'hui, mercredi 23 avril 2008, un mois avant que cette lettre soit faite publique pour la première et peut-être dernière fois. Je ne sais pas à ni à quel moment ni quel jour ni à quelle heure vous la recevrez. » De cette manière commence le texte, tel qu'on peut l'écouter dans un casque (lu par l'artiste, en français) et/ou le lire sur un écran (en espagnol et en basque). Une œuvre d'exposition pour un centre d'art contemporain, qui n'a pour autant que peu en commun avec ce que l'on pourrait commenter en tant que « pièce sonore » ou comme « installation vidéo », alors qu'il ne s'agit, à l'évidence, que de trouver une temporalité et des conditions de réception pour un texte. Un texte donc, une lettre, qui pose d'emblée les termes classiques du pacte autobiographique : un « je » auctorial, et une datation qui, par sa précision, donne des gages d'authenticité et instaure un présent de l'écriture comme réalité concrète, ici et maintenant. Puis, immédiatement, l'évocation d'une incertitude : « Je ne sais pas à ni à quel moment ni quel jour ni à quelle heure vous la recevrez. » Énonciation somme toute conventionnelle de la séparation entre l'auteur et le récepteur, mais qui s'amorce ici d'une inquiétude – « pour la première et peut-être dernière fois », dont on devra déterminer si elle révèle l'angoisse, ou au contraire le désir, d'une aporie, d'un point final.

Depuis quelques années, le travail de Loreto Martínez Troncoso se construit exclusivement à partir du texte – peut-être plus précisément d'un seul et même texte, toujours suspendu, repris et augmenté, au fil de différentes occurrences. Le précédent, dit en public le 20 décembre 2006 à Aubervilliers, dans la banlieue parisienne, se terminait exactement là où commence celui de *...pero ¿dónde está(i)s físicamente?*, « projet que j'ai écrit ça fait aujourd'hui exactement 11 mois et 3 jours, exactement 5 mois après avoir dit à voix haute que… peut-être le moment était arrivé. De se sauver. D'arrêter les discours. De ne plus être là. » Ce précédent texte ne cessait d'envisager les différentes manières de finir, ou d'en finir, et pour ce faire recensait un certain nombre de suicides exemplaires, dont l'accumulation tragi-comique des raffinements complexes et des fiascos pathétiques révélait moins une fascination morbide pour ceux qui font le choix de se supprimer que le reflet d'un mouvement asymptotique d'effacement du texte même, semblable à celui énoncé dans un aphorisme grinçant d'auto-dérision de Jacques Rigaut : « Dilemme. Ne pas parler. Ne pas se taire. Suicide. »

Les premiers travaux de Loreto Martínez Troncoso furent une série de vidéos réalisée alors qu'elle était étudiante à l'Ecole des Beaux-Arts de Bordeaux – que l'on peut considérer rétrospectivement comme une concession faite à l'exercice de production sollicité par l'institution scolaire. Ces rugueux autofilmages la montraient s'adressant au spectateur à travers la caméra pour décliner son identité, ainsi que les conditions techniques d'énonciation et de réception du film. Un discours descriptif et tautologique cernant la situation d'élocution du texte, contrastant avec son apparence improvisée, énoncée dans un Français approximatif et hésitant. C'est cette langue particulière qu'elle va développer par la suite : un entre-deux langues, où elle se défait d'une langue maternelle pour en approcher une autre, moins maîtrisée, dans une incorrection linguistique manifestant et soulignant une situation d'étrangeté, de distance et d'inadéquation, à la fois subie et choisie. Parler, écrire dans une langue étrangère est le moyen pour elle « d'écrire sans style », comme l'avait défini Samuel Beckett pour son choix du français comme langue d'écriture. Non pas comme ce dernier au sens d'une « écriture blanche », mais plutôt une écriture « sans qualités », au sens de « l'autobiographie sans événements » de Fernando Pessoa. Pour comprendre le projet de « ne plus écrire » dans l'écriture de Loreto Martínez Troncoso, sans doute la référence à Beckett induit-elle en erreur. Il ne s'agit pas chez elle d'un mouvement d'extinction, d'agonie de l'écriture, mais bien d'un dilemme « à la Rigaut » qui la conduit à écrire dans « la langue des autres », non seulement à travers le choix d'un idiome étranger, mais aussi par la construction du texte à partir d'un assemblage d'anecdotes, lues ou entendues plutôt que vécues, tissage de citations, décontextualisées et appropriées sans souci d'exactitude quant à leur origine. Vient à l'esprit la figure du pêcheur de perles Walter Benjamin, palliant la pauvreté de l'expérience du présent par la citation (« à la transmissibilité du passé s'était substituée sa citabilité, à son autorité cette forme inquiétante de s'installer par bribes dans le présent », écrit à son sujet Hannah Arendt), mais aussi la prise de conscience par W.G. Sebald, dans *Les Anneaux de Saturne*, que toute production engendre et équivaut à une combustion : « les machines conçues par nous ont, comme nos corps et comme notre nostalgie, un cœur qui se consume lentement. Toute la civilisation humaine n'a jamais été rien d'autre qu'un phénomène d'ignition plus intense d'une heure à l'autre et dont personne ne sait jusqu'où il peut croître ni à partir de quand il commencera à décliner. »

Tous les travaux de Loreto Martínez Troncoso consistent depuis plusieurs années maintenant en des textes uniquement conçus pour être dits, le plus souvent une seule et unique fois, lors de situations publiques. Leur absence de traces reflète

cette ambivalence entre construction et destruction, production et improductivité, apparition et disparition. Chaque texte annonce sa fin, et s'énonce comme une échappatoire, prend la tangente. Invitée dans des contextes de performances, Loreto Martínez Troncoso prend la parole à la fin du spectacle d'un autre artiste, suspendant le moment des applaudissements, ou déplace inopinément un rendez-vous annoncé avec le public, en l'avançant d'une semaine ; dans un musée, invitée à participer à une exposition, elle intervient comme un élément extra-diégétique, au moment des discours de vernissage. À travers ces situations d'esquive, elle produit une forme singulière de critique institutionnelle, éclairant conventions et contingences du spectacle et des institutions artistiques, de leur établissement « naturel » d'une hiérarchie où la liberté est acquise et proclamée, tant qu'elle s'effectue dans le cadre préétabli de l'institution, à l'endroit et à l'heure dite et annoncée comme telle. Sans scandale ni vociférations, la seule reformulation par Loreto Martínez Troncoso des communiqués de presse dans lesquels elle est présentée, tantôt comme « artiste espagnole » (en France), tantôt comme artiste « vivant à Paris » (en Espagne) révèle également les stratégies auxquelles recourent les institutions pour générer artificiellement du « dehors », de préférence exotique. Ses interrogations faussement candides mettent en évidence les expectatives portées sur les artistes et les œuvres, leur place et fonctions assignées. À ces contingences, Loreto Martínez Troncoso répond, avec colère, dérision ou peut-être seulement avec tristesse, par cet art de l'esquive et de la disparition, et cette inquiétude quant à la possibilité d'établir une relation avec un potentiel spectateur. Ses rendez-vous manqués sont une manière de percer la distance convenue du spectateur et du spectacle de l'œuvre, pour tenter d'établir un dialogue qui soit, non pas dans ce temps du spectacle, mais dans le temps de la vie, tout en sachant, comme le formulait Karl Kraus, qu'on ne vit « pas même une fois ».



[version française : voix-off en espagnol, sous-titres en français]

* texte apparu dans le catalogue : Proyectos seleccionados en la convocatoria « Arte e Investigación Montehermoso 2007 ».

*Finalmente, ¿con o sin título?**

Mugatxoan09, Teatro de La Laboral, Gijón
Mugatxoan09, Arteleku, Donostia-San Sebastian
« Wake Up Please », Le Quartier, Quimper
Festival Scènes d'Europe, La Comédie, Reims
« Fréquence#2 », Transpalette, Bourges
« No comprendo », Villa Arson, Nice

César Delgado Wixan

Note de départ :

« Ça fait presque 6 ans que je parle. Et presque 2 que je dis : …1 an, 4 mois et 19 jours que je dis que… 7 mois et 21 jours que je dis : … 5 mois et 4 jours… 2 mois et 7… » Ainsi je finissais *Por el momento sin título*, ça fait aujourd'hui 2 ans, 4 mois et 11 jours.

Montrouge, mardi 18 novembre 2008

* *Finalement, avec ou sans titre ?* et que je pourrais l'avoir intitulé « Pour en finir avec » (entre parenthèses : (tentative de)) - ce *tourisme infini* - ou…

(…)

Oui, depuis... je me demande si continuer à être ici, comme ça, comme on dit na miña terra galega : “dereitiña como unha pranta” droite comme une plante. Et c’est marron parce que j’ai toujours eu envie de me présenter comme ça, en disant : Bonsoir, je suis ici droite comme une plante. Mais... en même temps, il est vrai que pour qu’une plante soit bien droite, elle doit être ou... très vivante ou très morte.

Et pour quoi faire ? Il y en a qui disent.

Je préférerais ne pas ! disent quelques-uns.

Il y en a aussi qui disent qu’on doit parler quand on a quelque chose à dire de plus cher que le silence.

Ça fait... je ne sais plus combien de mois, j’ai entendu un announcement qui nous disait en anglais : “ Comme signe de solidarité avec les événements récents dans le monde, durant la prochaine minute, n’arrêtez pas de faire l’activité que vous êtes en train de faire. ”

Et je me souviens que je m’étais dit : “ Ce que j’aimerais faire, en étant vraiment moi en le faisant. ”

Et j’ai pensé à Soares qui écrivait : “ Je suis l’intervalle de ce que je suis et de ce que je ne suis pas. De ce que je rêve et de ce que la vie a fait de moi. ” Qui écrit : “ J’existe sans le savoir et je mourrai sans le vouloir. ” Il y en a qui disent que la question n’est pas de savoir qui on est, mais en quoi nous voulons ou en quoi nous sommes en train de nous convertir.

Ça fait quelques minutes, quand j’étais là-bas... de l’autre côté, je me demandais qu’est-ce que vous seriez en train de penser de tout ça.

Je me le demandais et je me le demande à chaque fois que je sais que nous allons nous... rencontrer (?) (*ren* tiret *contrer*... de contre : en face de... tout contre, tout près... ici et maintenant...)

Oui, je me demandais et je me demande à chaque fois, qui vous serez et combien vous serez. Je me demandais si je ne serais pas ou si je ne finirais pas finalement par être “ en train de parler seule ”.

Ceci pourrait être un bon titre, finalement... Je serais (ou nous serons) en train de parler seule ? Ou... soliloquerai-je ? Ou soliloquerons ensemble...

Je me demande : Et la solitude, c’est un choix ou c’est… malgré… ? Je me le demande et je ne sais pas si finalement je pourrai savoir ni quand ni combien de fois je me le demande...

Aujourd’hui, 24 octobre 2009, la veille de la fin de ce... *Wake up, please*, je me demande d’où vient cette manie, peut-être seulement la mienne, de compter le temps. Cette manie de me répéter, oui. Je me demande... à quoi bon continuer à le répéter et/ou jusqu’à quand j’en aurai ou nous aurons besoin de le ré...péter.

Et plus je me chauffe la tête moins j’arrive à savoir si... vers...

Je me souviens qu’un ami m’a dit un jour : Ferme les yeux et tu verras !

Me vient à la tête l’image d’un présentateur de télé qui finissait toujours son émission avec un grand sourire et en disant : É a vida! C’est la vie ! Comme s’il nous disait : C’est là-bas, dehors, loin. Comme s’il nous disait : C’est comme ça, donc, continuez avec vos vies parce que la vie continue.

— *¡Evidentemente!*

Mais peut-être qu’ils ont raison, peut-être que ce n’est, une fois de plus, ni le lieu ni le moment pour parler de tout ça. Peut-être que c’est le moment de sortir et de prendre un peu d’air frais. Il fait bo... Ça sent la mer...

(Bon) À ce moment-là, ici, sur l’esplanade François Mitterrand, j’avais pensé faire un hommage à tous ceux qui parlent et qui ne parlent pas... À ceux qui, en France, m’annoncent comme française... m’annoncent comme espagnole, en Espagne, comme française. Dans la péninsule comme galicienne et en Galice comme étrangère.

Et je pense à Al Berto qui disait dans *O Medo*, la peur, quelque chose comme : “ Je sais que je vais le donner à mon corps tous les plaisirs qu’il me demande. Je vais l’utiliser, je vais l’user jusqu’à la limite supportable pour que la mort ne trouve rien quand elle arrivera. ”

Bon, je ne sais pas si vous m’entendez toujours… »

La ferme ! (soliloque d'un insomniaque)

TREASURES FOR THEATRE
Centre d'art Contemporain de la Ferme du Buisson, Noisiel
28 novembre 2009 > 31 janvier 2010

28.11.2009 performance avec Clément Robert
28.11.09 > 31.01.2010 installation sonore

Production : Centre d'art Contemporain de la Ferme du Buisson

La forme! (Soliloque d'un insomniaque)
Avec Clément Robert à la lettre.

RE: proyecto cite pública Santiago
De: loretomartineztroncoso@hotmail.com
Enviado: sábado, 21 de noviembre de 2009
04:39:29 p.m.
Para: publidinego@hotmail.com

Edito Pablo,
Xulio Pablo,
De nas mais tenras…
Un mas pola noite…

Je ne sais pas comment avance ton projet. Pour ma part à mon travail, bon, j'ai fait pas mal de choses ce dernier temps, de la main retrouvée.

En ce moment, je suis en train de travailler, et j'essaie continuer avec du temps, avec plus de temps de lecture et d'écriture, sur Michon et Bouchon.

Depuis quelque temps je me suis intéressée à la lecture, j'ai écrit et publié sur la chaponnation, l'écartement de figures, personnages, «études» (?) postures et imposture, comme « Barbey et compagnie », comme dans notre vieux Vila-Matas, Coleman, etc. Peut-être une invitation, une gratitude qui est entre (intériorité, soi) et autre, entre Michon et Bouchon est fragile, je pense) lutte résistance ? Mais j'aimerais aussi réfléchir à Bouchon. Qu'est-ce que c'est passer à Michon ? *Et/Ou comment on y passe ? Comment et quand ça se met en mouvement. Qu'est-ce que c'est la rébellion, la révolte, la révolution, la violence et la non-violence. (je pense à la non-violence de Gandhi), (des stratégies de).*

Pour finaliser ce sont des grandes termes et des grandes lectures comme Les hommes révoltés et Les règles de l'art de Camus. Les chemins de la terre de Pierre Finan, les Carnets du sous-sol de Dostoïevski (bien évidemment qu'il est) … Les sous-sols m'intéressent comme lieu, comme espace (mental et physique). Une fois de plus, un lieu d'écartement ? Mais comme un cri me dans l'autre jour : qu'est-ce qu'on quelque part. Qu'est-ce m'arrive chute, façon ou chute autre. Et, comment pas, Xulio, Le tenir et ses "intérieurs" (bordes ? et plus que)

Voilà, voilà. En grandes lignes et rapidement. Primeras écrire et écrire autour de tout ça. Peut-être un livre ou un recueil de textes… (c'est une envie) et à partir de là et pendant ce processus là, imaginer des interventions publiques possibles. En ce moment je prépare une pour très prochainement, sur mes bouchons, à la Ferme de Bussan. Je suis partie de la figure de Frankenstein. Quelqu'un qui (perdant ses traits d'humain) *Monstre, bizarre… entre restait ou bonne; sortir (- ou moins - la sorte). Il vient bonne; sortir mais sans cesse se transformer. Il a une activité mental sacrée, la fois naissant, sérieuse (je pense à la cut de la navigation de Thomas Bernhard) les fois calme, une passion. Il ne sait plus quelle heure il est et il veut se reposer; seulement temps qu'il ne sait plus en fatigue et qu'il compte le temps passé. C'est ce passage, c'est entre! que m'intéresse. C'est fait de veille, de lucidité, de… conscience, puisque l'autre jour Bernal*

C'est Chucho Véjera dans El infinito viajar (L'infinito voyageur, 2005) qui reprend la distinction entre lecture, écriture et lecture, nocturne, adoptée par Ernesto Sábato où il parle «nous de conscience («nous le je "mobile", comme il dit, des Carnets du sous-sol en guide bas). (et je traduis du castillan à l'instant) :

«Dans la chambre l'intérieur, (…), explorer chaque certain façon une perception du monde qui partage personnellement ; guide de ses sentiments et ses valeurs ; combat sur "belle bataille", (…), pour les choses dans lesquelles il croit et contre ce qu'il considère le mal. L'écriture chaque essaie de comprendre, expliquer ses phénomènes, saisir les destins individuels, «nous les douleurs», «nous les joies de la fatalité du réel et de sa signification. C'est une écriture qui veut donner du sens aux choses ; placer dans l'expérience partout chère - si humaine qu'elle soit - dans une totalité qui la comprenne et qui par le seul fait de la comprendre passe la encadrer dans un contexte plus vaste.

L'autre écriture, la nocturne, se confronte avec les vérités les plus pertubatrices et que soi-même n'ose pas confesser ouvertement, desquelles peut-être il ne se rend peut-être pas compte soi même - comme dit Sábato - l'intérieur rejetée et estime "indignes et détestables". C'est une écriture qui souvent remplit différemment l'intérieur même, puisque qu'il peut se révéler ce qu'il ne sait pas et qu'il sent : sentiments ou équivoques qui défient le contrôle de la conscience et des fois vont «au-delà de ce que la conscience «nous permis, qui contredit les intentions et les principes mêmes de l'intérieur en le submergeant dans un monde sombre. Un monde bien différent de celui que l'intérieur connaît et dans lequel il désirerait se mouvoir et vivre, (…) ; une écriture qui des fois est la rencontre, «différence et «distance, «avec un sens ou un monde «un composant inconnu de soi-même qui puisse «nous une «autre vision, qu'il est nécessaire de laisser parler «nous quand on «nous partait. Entendre dire d'autres choses où on se sert, pour créer une fois plus Sábato, "voler" dans nos consciences mondes pour ce qu'elle dit».*

Bernal dans «nous» à un moment : «L'action est (— ou sert ?) la liberté». (je ne sais pas pour quoi mais j'ai du mal avec ce mot (gros mot ?) mais il m'a fait repenser à quelque chose que Paul Nizan écrivait, et que j'ai trouvé l'autre jour en cherchant, hasard sur Pierre Finan : « Aussi longtemps que les hommes ne seront pas complets et libres, assurés sur leurs jambes et la terre qui les porte, ils n'écriront jamais »).

Bon. Voilà où je me mets…

Et toi, vacances. ¿Estarás en Galicia y piensas pasar por Vigo encontrándonos? ¡O Sardinero?

+ si tu trouve pense-à-moi à quelque choses : lectures, écrites, films, lectures, musiques et autres, réfléchis-à-moi pas à m'écrire.

Un beso,
L.

[FEUILLE DE SALE]

dans
IT'S TOO LATE TO SAY LITTÉRATURE
(AUJOURD'HUI RECHERCHE FORMES DÉSESPÉREMENT)
revue ah! #10, pensée/proposée par Jean-Charles Massera

Conversation entre Jean-Charles Massera et Loreto Martínez Troncoso à propos de : *Por el momento sin titulo*, *Sans titre, pour l'instant*, *Finalmente, ¿con o sin tintulo?*, *Finalement, je/on en finirai/t avec?*

Por el momento sin título a été créé dans le cadre de Mugatxoan06 et présenté à Arteleku (Donostia-San Sébastian) et à la Fundação Serralves (Porto) ; *Sans titre pour l'instant*, suite à une résidence, au Laboratoire d'Aubervilliers. *Finalmente, ¿con o sin título?* à La Laboral (Gijón), dans le cadre de Mugatxoan09. *Finalement, je/on en finirai/t avec?* a *finissagé* l'exposition « Wake Up, Please! » au Quartier (Quimper) et à La Comédie (Reims) dans le cadre d'une journée dédiée à la performance.

Votre performance semble répondre à une question ou tout du moins la poser… Quelle est cette question ? Si c'est possible de la formuler…

La question c'est que ce n'est pas ici que ça se passe… Tu sais pas où c'est… mais en tout cas pas ici. Il y a d'abord eu une envie, ou une nécessité, de partir, et après c'est devenu infini. J'ai commencé à travailler sur ça en 2006. Après ça a évolué. Je me suis posé la question où j'en étais la dernière fois pour que je comprenne où j'en suis aujourd'hui, où ça va… Mais ça je l'ai compris plus tard.

La performance a évolué depuis sa première présentation et le titre a également évolué… enfin il a subi des modifications…

J'avais commencé avec Por el momento sin titulo, après c'est devenu Sans titre, pour l'instant, où j'ai proposé dans la feuille de salle une liste de titres possibles, déjà dans Por el momento sin título j'ai proposé un titre possible qui était «striptease» et c'était très rigolo parce que quand les gens te demandaient qu'est-ce que tu fais ou sur quoi tu es en train de travailler en ce moment, je disais un striptease et d'un coup l'intérêt devenait beaucoup plus intense que quand je disais : je prépare une intervention ou… bon. Ensuite j'ai voulu en finir avec ce Tourisme infini dans Finalmente, ¿con o sin tintulo? qui est devenu après : Finalement, je/on en finirai/t avec? Oui, je me suis finalement demandé… Est-ce qu'on peut en finir avec, ce questionnement infini.

Ce qui s'énonce dans la performance semble également en évolution constante…

C'est quelque chose qui est là, latent, qui est là tout le temps et à des moments c'est visible, quand il y a un public… Après c'est un chemin, c'est pour ça qu'il y a cette histoire de compter le temps. Au début c'était plutôt une évocation de ça, puis une stratégie de fuite possible, comme le suicide, qui ne m'intéressait pas en tant que tel mais qui était une tentative de sortie. Ensuite ça a plus été une accumulation de tentatives, avec l'idée qu'il y a urgence, qu'il y a nécessité de. En tout cas il y a un truc qui cloche, qui va pas, quoi, on ne sait pas… Mais il y a des choses qui restent, qui sont tout le temps là, la mer… cette présence… cette absence… À un moment, j'ai dit que « le moment est arrivé, de jeter tous les affaires à la mer »… Et je suis partie, loin ou en tout cas d'ici. Après ça a donné une lettre sous-titrée. C'était une lettre écrite, projetée sur un mur et écoutée, parlée qui (vous) pose comme question dans le titre : *...pero ¿dónde está(i)s físicamente?* (…mais, où ê(te)s vous/tu physiquement?). L'expérience parlée de ce voyage qui est physique et mental était centrée sur l'avant et l'après. On revient quelque part, on ne revient pas de la même façon, mais on revient. Du coup ça ne parle pas du voyage en soi, mais de l'avant et de l'après. Donc tu pars, mais tu finis par revenir quelque part. D'où la citation de Gherasim Lucas ici : « Comment s'en sortir sans sortir ». Quand tu reviens quelque part, tu te dis « à quoi bon tous ces kilomètres ». Donc après, si tu reviens, est-ce que tu continues à être là… Et si on continue à être là, comment faire maintenant… Ça c'est la question que j'ai posée à Reims. L'être là, je l'avais posée avant, mais comment continuer à être là… non.

Pourquoi avoir choisi ce mode d'adresse ?

Ça a toujours été dans mon travail, l'adresse directe au spectateur. Ça parle de ce rapport de distance entre… C'est un peu un confident. Je peux pas faire abstraction du spectateur, je suis obligée de le prendre en compte. Quand je suis arrivée

en France j'ai commencé à imaginer que je parlais à des gens en français, dans une langue que je ne maîtrisais pas trop. Au début ça parlait du cadre, du milieu… de la situation. Ensuite c'est devenu un moment de partage de réflexion, on rentrait dans quelque chose de plus mental.

C'est un texte très écrit…

Ça peut être à lire, mais après il faut voir comment ça passe du dit au lu. Dans la parole, il y a des silences, s'il a de la patience, il reste, et toi tu vas continuer à parler, mais comment on traduit ça sur la page ? Comment j'écris pour que les choses soient dites ? Il y a des choses que j'ai du mal à mettre par écrit : les silences, les respirations, les intonations, les tensions… Ce qu'il y a entre les citations, ça ouvre de l'espace. Mon français a toujours été parlé aussi, donc quand c'est écrit c'est parlé. Et comme j'écris souvent dans la forme d'une lettre, il me faut un destinataire…

Pourquoi avez-vous opté pour des casques et non une diffusion de votre voix dans la salle ?

Parce que je veux que ça soit vraiment adressé à tu, vous… seul(s), parler dans les oreilles… Être là… J'aime bien que cette voix soit proche, intime.

Au moment où nous réalisons cet entretien, où en êtes-vous ? Où en est cette voix qui monologue ? Where do you think you're going?… comme dit la chanson…

Maintenant ça devient une fiction qui me hante. Je suis moi-même piégée par ma fiction. Ok, je pars, mais est-ce que c'est pas une fuite ? Et maintenant que tu es là à nouveau, et autrement, il faut que tu fasses quelque chose ? Maintenant je suis très intriguée par qu'est-ce que c'est que l'action, qu'est-ce que ça serait l'action, ou une action possible. C'est là où j'en suis maintenant. Je pense que ça va être un long voyage, en passant par la révolte, la violence et la non-violence… des stratégies de. Dans mon dernier… « être là », à la Ferme du Buisson, ces questions étaient déjà là, latentes. Un "entre" l'action et l'inaction. Il y avait un batteur et ça m'amenait à des énervements, des cris, me poussait à sortir de mon ton monotone. L'écriture est de plus en plus saccadée, plus musicale, très fragmentaire, très mentale. Comment passer de l'inaction à l'action ? J'ai pris l'insomnie comme figure de cette "entre" : ton corps peut pas bouger, mais tu as la tête qui va très vite, qui veut sortir de cette immobilité physique. La tête elle cherche, elle tâtonne, elle bégaye… " il faut que je sorte !" Essayer de passer de cette position allongée, d'inaction, vers quelque chose de plus vertical… si on peut finalement arriver à en sortir de cette position. Donc du coup c'est une écriture assez serrée, ça s'écrit pas pareil. Même si à la fin j'arrivais à des moments plus calmes, des moments où ça s'endormait…

Je finissais par sortir par la porte d'entrée — ces portes de sortie et d'entrée… peut-être que c'est au moment où on sort dans la rue qu'on s'endort… je me suis dis. J'aime penser à ces portes par où on rentre, par où on sort et comment on passe, on traverse les espaces… J'aime… (l')être là de passage. Après peut-être que tout ça reste dans la mémoire des gens…

C'est être ou ne pas être… enfin là ou pas là...

(rires)

Loreto Martínez Troncoso, née à en. Elle vit et travail à. Depuis le début, son travail consiste essentiellement au qui questionne les entre et. Depuis quelques années, elle développe une recherche sur, un espace mental où la et les évoquent le même de la construction d'une. Elle imagine et met en place des non pas pour, mais aussi pour s'adapter aux. Elle a récemment introduit des principes dans ses œuvres qui, par le biais d'un montage entre et, ou à travers l'introduction d'une voix de, produisent de nouvelles mises à distance et des effets d'. Elle a collaboré avec et participé à. Elle a notamment exposé à, à la, au, et aux et ses derniers projets ont eu lieu au, à, à la, au, au, aux et à la, la lala et à la la-la-la-la-lá. Dans l'intention de développer de nouvelles, elle élargit ses recherches à travers l' notamment et s'aide de la pour, en engageant la et l'avec les, etc.

dehors.

Constater avec des jeunes, qui en sont souvent à leur première expérience avec des caméras, qu'on peut encore filmer ce que le réel commande sans pour autant céder à la peur de l'insignifiance, c'est inaugurer une manière claire de poser la situation.

Lâcher prise sur ce qui arrive redevient le moyen d'interroger le suspens, l'interruption. L'écart et la coïncidence, aussi, la réserve et l'inconscience, mais en exposant tout récit possible à une mise «en commun». hors-cadre? Faut-il la médiation que nous impose toute image pour que les faits vécus, inscrits dans une personne, surpassent les prises et les accords. Et comment mettre en échec tout un ensemble de connivences, de réflexes, d'évidences connues qui risqueraient de produire l'image qui exclut? Comment donner à une image la possibilité rare de laisser exister? «*C'est difficile*», soupire Anastasia, dont l'intériorité devient concrète au moment où elle cherche à prendre la parole devant la caméra de Sophie. «*Mais tu peux*

LETTRE ADRESSÉE À LA DIRECTION DU JOURNAL

Cela fait un certain temps que je suis hantée par la disparition, l'éloignement, l'envie ou – même – la nécessité de *ne plus être là*. Accompagnée et habitée par ces figures, ces personnages, ces postures et impostures, comme Bartleby «*et compagnie*» comme dirait notre voisin Vila-Matas; par Oblomov, *Un Homme qui dort*, et tous ceux à qui il suffit de regarder un trou pour y rester. Peut-être une inaction, une quiétude qui est active – la frontière, s'il y en a une, entre action et inaction est, fragile – et là, une résistance? Hantée – et je le suis toujours puisque j'en parle encore – par ce qu'Adam écrit dans *Le Procès-verbal*[1] à sa chère Michèle: «*Voilà comment j'avais rêvé de vivre depuis des temps.*» Il a décidé de vivre dans une maison abandonnée, seul: «*De temps en temps, je vais en ville acheter de quoi bouffer (…), et souvent on ne me pose pas de questions, et je n'ai pas trop à parler; ça ne me gêne pas parce qu'on m'a habitué à me taire depuis des années, et que je pourrais facilement passer pour un type sourd, muet, et aveugle.*»

Et je me demande: Que se passerait-il si ce «tu» se mettait à parler? Et y a-t-il une place possible – et laquelle – pour cette parole tue, mise en réserve, silenciée?

Oui, chers lecteurs et lectrices, après être partie loin, *pela estrada fora*, par la route dehors, je me suis demandée: «*y ¿para qué cientos de kilómetros si es aquí donde uno debe habérselas con el tiempo que no descansa nunca?*»[2]; et, parce que de toutes façons, même si on part, on traîne toujours son corps avec soi, ou comme nous le rappelle Pessoa dans son *Livro do desassossego*: «*…estamos sempre em presença nossa, …nunca estamos sós, para que possamos estar à vontade*»,[3] pourquoi ne pas «faire face», pourquoi ne pas être, là, «ferme», «vertical», «enraciné», «buté», «intoxiqué» jusqu'au bout des ongles. J'ai une image comme ça qui me vient à la tête, des mains presque devenues pattes à force de creuser obsessionnellement et répétitivement les sols pour chercher (un) au-delà des surfaces… Le front en sang à force de cogner la tête pour sentir la densité de son intoxication, les yeux tournés vers l'intérieur de son crâne, là où on ne peut plus mentir. Oui, où sont (passées) ces paroles tues ou peut-être simplement pas écoutées, incomprises, détournées, ou même récupérées, et qui restent latentes, en attente d'être, ré-écoutées. Où sont ces «je» qui hurlent, qui maudissent, obsédés et même malades, comme le «je» des *Carnets du sous-sol*, nous dit: «*Mais enfin (…), on ne peut pas se révolter?*»[4]

(À suivre)

Porto, *cidade invicta*,[5]
6 mars 2010

1. J.M.G Le Clézio, *Le Procès-verbal*, Paris, Gallimard, 1963.
2. Et pourquoi des centaines de kilomètres si c'est ici qu'il faut faire face au temps qui ne se repose jamais?
3. «*(…) nous sommes en présence de nous-mêmes, (…) nous ne sommes jamais si seuls que nous puissions prendre tout à fait nos aises.*» Fernando Pessoa, «Esthétique de l'indifférence», in *Le Livre de l'intranquillité*, de Bernardo Soares, trad. Françoise Laye, Paris, Christian Bourgois, 1999, p. 408.
4. Et il continue: «C'est deux fois deux font quatre! La nature ne vous demande pas votre avis; ça lui est bien égal, ce que vous voulez et que vous soyez d'accord ou non avec ses lois. Vous êtes forcés de la prendre comme elle est, elle, par conséquent, et tous ses résultats. Le mur, donc, c'est un mur, etc. Mon Dieu, mais moi, ça ne m'est pas égal, les lois de la nature et de l'arithmétique, si, pour telle ou telle raison, ces lois, ces deux fois deux font quatre n'ont pas l'heur de me plaire? Bien sûr, ce n'est pas le mur que je trouerai avec mon front, si, réellement, je n'ai pas assez de force pour le trouer, mais le seul fait qu'il soit un mur de pierre et que je sois trop faible n'est pas une raison pour que je me soumette.» Fiodor Dostoïevski, «Le sous-sol», in *Les Carnets du sous-sol*, trad. André Markowicz, Arles, Actes Sud, Babel, 1992, p. 23.
5. Porto est connue comme *cidade invicta* (ville invaincue).

En la noche,

2010
Installation sonore.
Production : XXIVe Ateliers internationaux du Frac des Pays de la Loire.

En la noche, une tête. Un lieu de recueillement, de silence d'où sortent et reviennent ces mots tus, tués. Pensée entrecoupée, bridée… Qui avance à cheval et avec laquelle on ne peut pas revenir en arrière. Une pensée en train de se faire. Une pensée en train de (se) parler. La voix est sourde, très près de la tête et des oreilles de l'auditeur. Elle (se) chuchote comme pour ne pas être entendue. Elle parle des fois à soi, à toi, un toi, un destinateur mental, qui devient le « tu » auditeur. Elle parle des fois à nous, nous ensemble (?) - son regard, un regard - sur l'« être » ensemble… Les autres voix viennent lui parler, confirmer, contredire ce que le « je» dit – le ramener dans le diurne ? (ses peurs, ses…); des fantômes qui surgissent dans le silence de sa pensée. Silence où les paysages sonores du monde ou de la chambre d'à côté entrent comme des fantômes, des échos, des résonances…; interrompent l'activité mentale de celui qui monologue et qui est absenté par sa pensée.

Entrar en la obra, 1

Loreto Martínez Troncoso
Exposition personnelle, 28 janvier – 27 mars 2011
MARCO, Museo de Arte Contemporáneo, Vigo, Espagne.

PRESENTATION
Avec l'exposition de Loreto Martínez Troncoso, le MARCO inaugure le cycle intitulé "Entrar en la obra" (*Entrer dans l'oeuvre*) qui aura lieu dans les salles du premier étage du musée. Son nom est emprunté à l'oeuvre célèbre de Giovanni Anselmo *Entrare nell'opera* (1971). Le paradoxe qui entoure le concept de spectateur et qui le situe entre la passivité et l'action est le point de départ de cette série de projets, qui analyse le public, le visiteur, le spectateur, l'audience, comme élément inhérent à l'oeuvre.

DES CHEMINS DE L'AUTOFICTION

XOSÉ MANUEL LENS 12/03/2011
in Babelia, El País.

Visiter l'exposition de Loreto Martínez Troncoso (Vigo, 1978) prend la forme d'un exercice d'invitation, de présentation en suspens, avec l'objectif de comprendre et d'identifier le public, irrémédiablement, comme partie active de son discours. Le message se compose au fil d'une exposition alimentée par le parcours, où le spectateur doit participer, recomposer et relire des fragments, et en définitive, extrapoler la parole de l'artiste. Tout est narré dans un présent continu, un ici et maintenant extériorisé au premier étage du MARCO en guise de projet pensé depuis la réflexion de ce que c'est d'exposer, en guise d'état des lieux de la question de ce que signifie être public. De cette façon, son travail se dirige toujours à un "nous" proche dont elle sollicite l'attention et la complicité, comme habituellement dans sa trajectoire, dont le cours et les actions, le temps et le processus, ont plus d'importance que les résultats. Les composantes de la parole, de la langue écrite ou parlée, et les ressources comme la conférence, la dissertation ou la citation donnent forme à ses stratégies dirigées au récepteur, à son cheminement artistique à contre-courant, au sens d'une réflexion sur son propre travail conçu comme une sorte d'autofiction qui nait du réel pour retracer la réalité, pour réviser les processus et les langages artistiques. Cette dimension visant à ne pas aboutir à un unique état ni à atteindre aucune étiquette, à éviter les objectifs uniques, associée à la dispersion délibérée dans des projets collectifs, font de Loreto Martínez une des artistes les plus intéressantes des temps actuels.

Le langage et la construction de situations composent une proposition de monstration projetée comme en reflet, que ce soit de la façon de travailler que de la façon de penser et questionner. L'assemblage minimal de pièces, de résultats en suspens, potentialise cette exposition en attente de l'interrupteur de chaque visiteur, du geste et du regard sur les oeuvres, disposées en différents états : des pensées écrites sur le mur ("hay algo que me afecta y necesito reaccionar" - il y a quelque chose qui m'affecte et j'ai besoin de réagir -), une petite bibliothèque avec des titres de Dostoievski, Kafka ou Vila-Matas, des pièces sonores (*En la noche*, 2010), éditons, projections d'images (*Pela estrada fóra*, 2011) ou installations. Toutes soulignent l'exécution cumulative qui résume un champ passé d'expériences et d'actions, d'oeuvres qui surgissent à partir de pratiques souvent collectives, de coexistences d'ateliers. Il est surprenant comment quelques-uns des travaux, sélectionnés entre 2009 et maintenant, possèdent une chance de nouvelle traduction, amplifiant leur signification, où le présent acquiert la catégorie de composante fondamentale. La temporalité articule le cheminement, élément critique traduit depuis la mémoire, l'identité, la pratique, comme le résume si bien l'installation *ex professo [Sobre el miedo, esbozo#1]* (2011), où se concrétisent le langage, la voix, le témoignage, la vie.

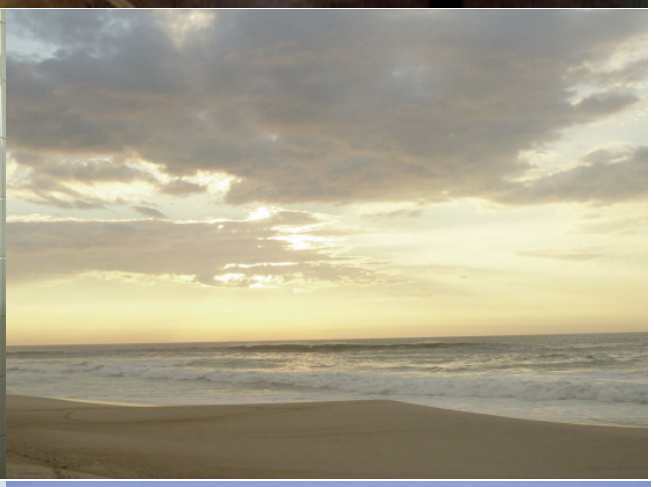
Avec cette exposition, qui inaugure le Projet « Entrar en la Obra » - entrer dans l'oeuvre -, commissionnée par Agar Ledo et Iñaki Martínez, se réaffirment les directions de la programmation du MARCO, la tendance vers des expositions produites et la recherche de récits qui bousculent le processus et la construction du spectateur. Des objectifs de séquencer des problématiques qui partagent des messages avec l'oeuvre de Loreto Martínez Troncoso, intrinsèquement liée au public.

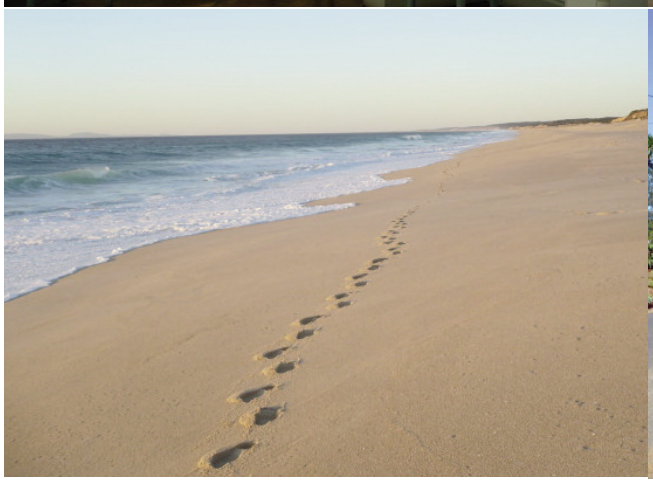
FINALMENTE, ¿CON O SIN TÍTULO? —DOMINGO, 21 DE JUNIO DE 2009—
2011
Paroles dîtes lors de la performance réalisée le dimanche 21 juin 2009; transposition en vinyle, 26’

“NO SÉ SI ME DA MIEDO LA MUERTE, NO SÉ CASI NADA DESDE QUE LLEGUÉ AL MAR” [SOBRE EL MIEDO, ESBOZO#1]*
2011
Pièce sonore, 10 canaux, 32’

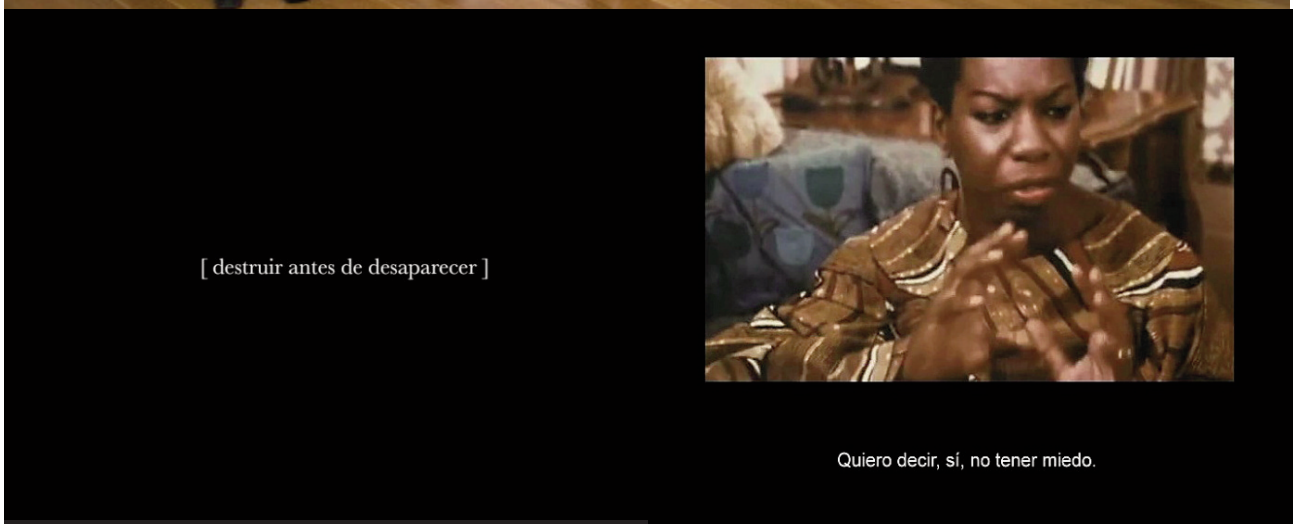
« Dans ses oeuvres précédentes, l’artiste a souvent eu recours à l’interview. Une forme qui lui permet de céder la parole à l’autre, comme dans la pièce réalisée pour cette occasion : ***Je ne sais pas si j’ai peur de la mort, je ne sais presque rien depuis que je suis arrivé à la mer*** **[sur la peur, ébauche#1]**. Une installation sonore diffusée en 10 canaux qui nous parlent de vécus imposés, d’éducation… A partir de paroles d’enfants, d’adolescents et d’adultes, collectées par l’artiste qui invite le spectateur à rentrer en dialogue, et à réfléchir à des concepts tels que la peur, la perte, la solitude. Cette pièce fait partie d’un projet à long terme qui nous parlera aussi de silence, de l’impossibilité de passer à l’acte, de liberté… »

Agar Ledo Arias e Iñaki Martínez Antelo
[extrait du texte pour le catalogue de l’exposition « Entrar en la obra, 1 »]





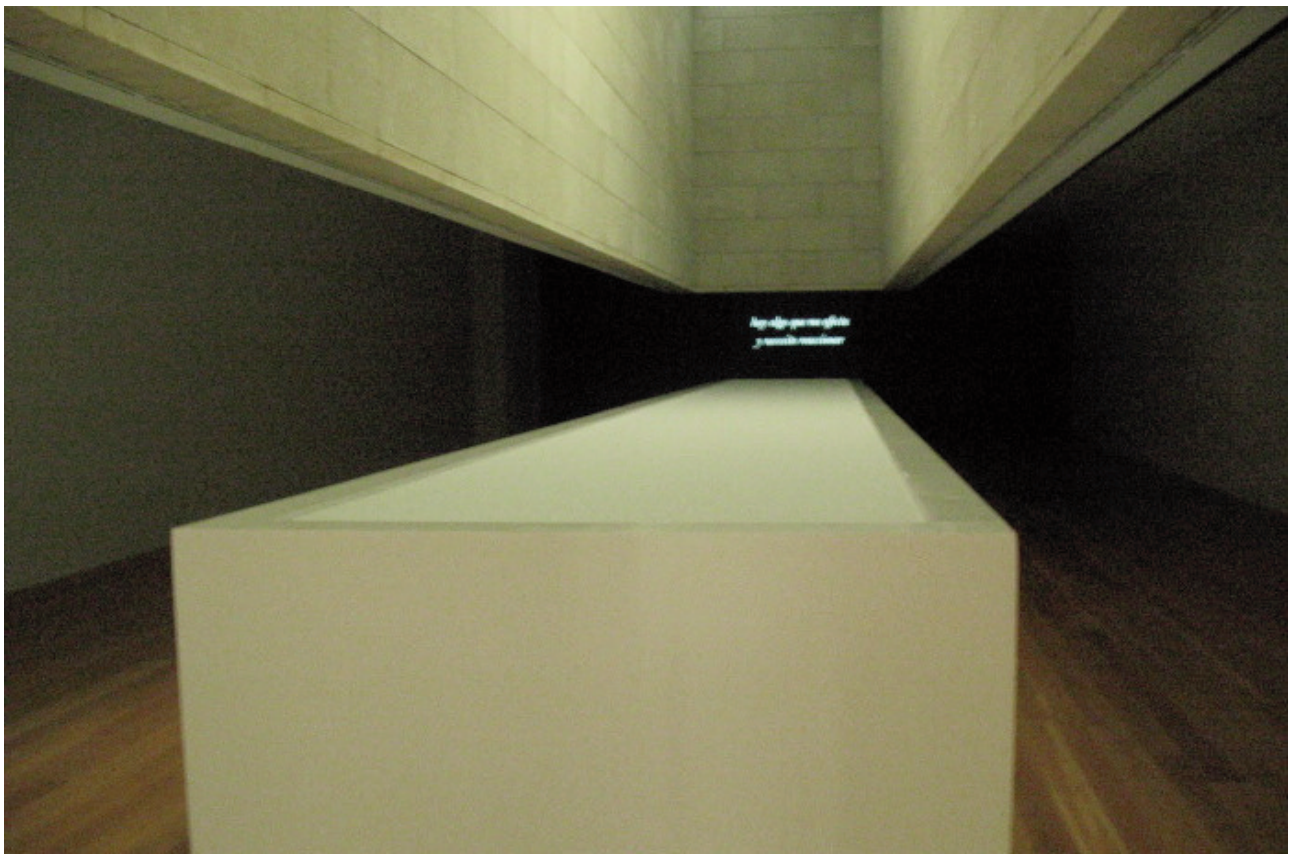
PELA ESTRADA FÓRA
Par la route dehors
2011
48 diapositives

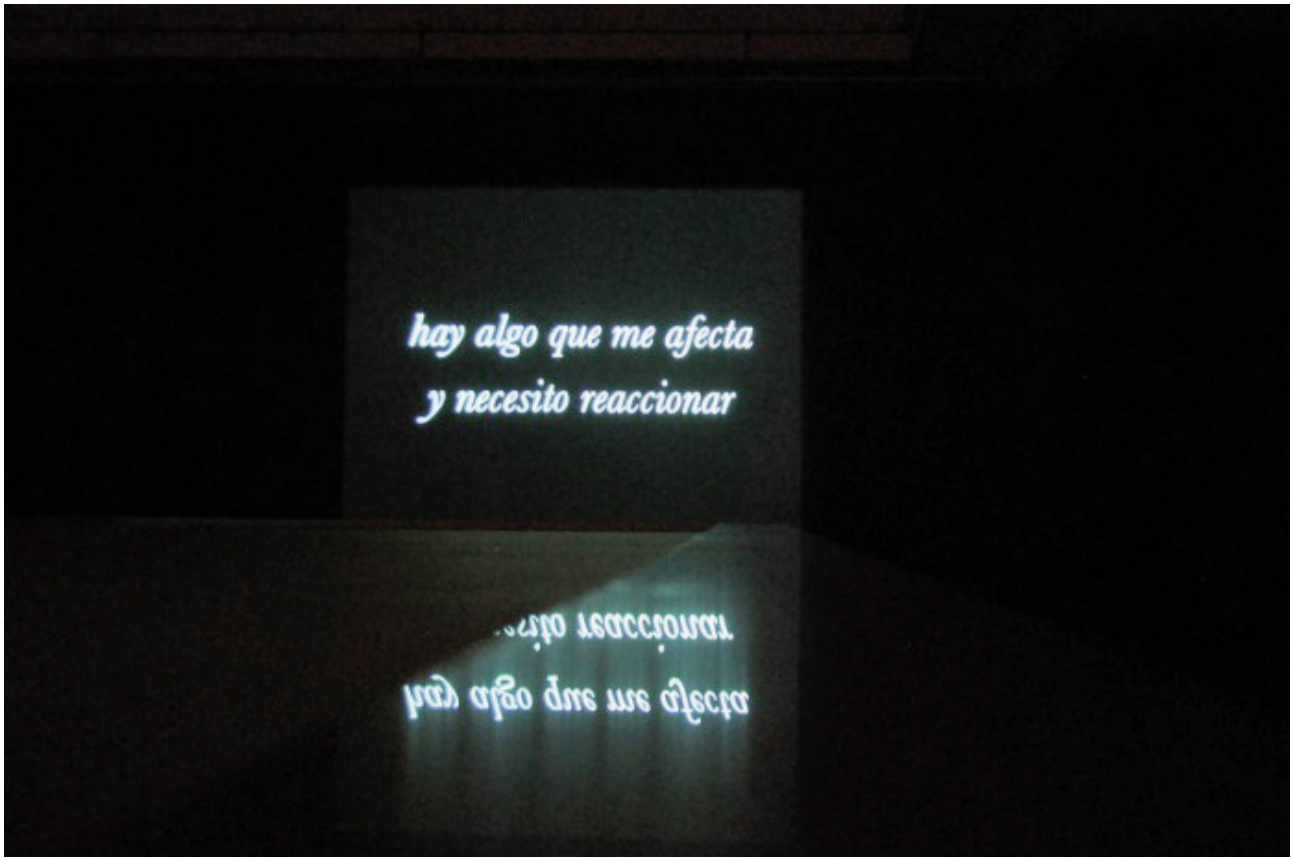


VIAJE ALREDEDOR DE MI CUARTO
O* UN CUARTO PROPIO *PODRÍA SER EL TÍTULO, SI UN TÍTULO HUBIESE QUE DARLE. Y, ENTRE PARÉNTESIS: (UNA LECTURA PARA UN DOMINGO)
2011
Projection power point

« La projection power point intitulée ***Voyage autour de ma chambre ou* Une chambre à soi *pourrait être le titre, si un titre on devrait lui donner. Et, entre parenthèse: (une lecture pour un dimanche)*** fonctionne comme une lecture composée par l'assemblage de fragments visualisés, lus, dits, écoutés écrits, d'extraits d'origines et auteurs multiples. Des fragments qui existent en parallèle de son écriture et qui sont ici traités de façon brute. Composé à la manière d'un cadavre exquis, la "lecture" file les fragments en provocant des rencontres impossibles, comme celle d'une huître avec l'anarchiste Voltairine de Cleyre ou celui de Francis Ford Coppola avec Nina Simone, qui à un moment donné évoque un des thèmes qui se répètent dans l'exposition : "être libre c'est le plus proche de ne pas avoir peur".

Agar Ledo Arias et Iñaki Martínez Antelo
[extrait du texte pour le catalogue de l'exposition « Entrar en la obra, 1 »]

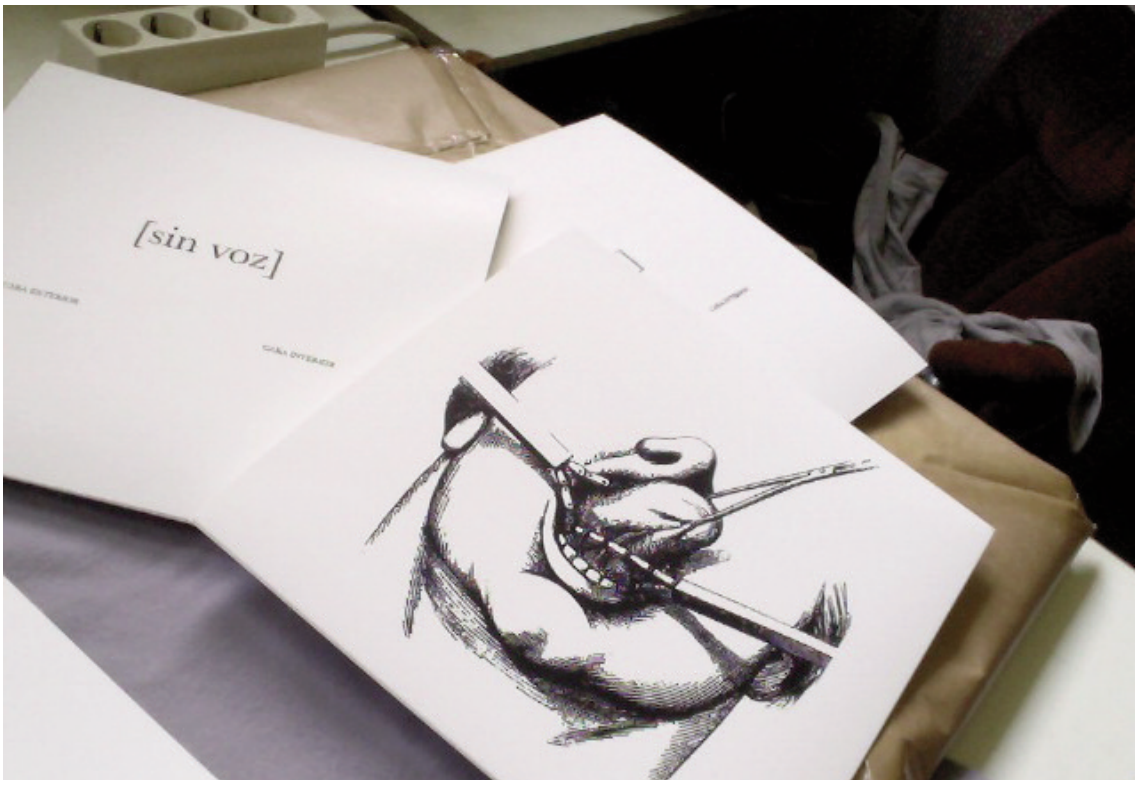




HAY ALGO QUE ME AFECTA Y NECESITO REACCIONAR
il y a quelque chose qui m'affecte et j'ai besoin de réagir
Aujourd'hui
Pensée projetée sur le mur.

[sin voz]

2011



Vinyle 30’
Production : MUSAC

> *En établissant une relation entre une voix incorporelle et une parole enregistrée, cette pièce sonore suit le fil de la pensée d’un personnage. Une voix féminine cherche des mots pendant qu’elle réfléchit sur le silence comme forme d’allocution et sur l’expérience de la peur et de l’étonnement. Dans cette recherche personnelle, l’intériorité et l’intimité de la pensée s’ancrent dans le monde. Ces méditations parlées, qui sont murmurées faiblement et qui se font écho occasionnellement, sont, en arrière-plan, peuplées par le son des voitures, le chant des oiseaux et le brouhaha de la rue.*

Cette pièce sonore, éditée en vinyle (x/100), a été écrite dans le cadre du projet d’exposition *El grito* (le cri) qui a lieu au MUSAC, León du 25 juin 2011 – 8 janvier 2012, MUSAC. « Un projet qui veut travailler avec l’idée du cri comme geste émancipateur, libérateur, à niveau privé et social. Le cri non seulement comme une manifestation de douleur, une manifestation de bonheur sinon aussi comme une manifestation de désir et de la nécessité de se réunir. Aussi le cri est cette possibilité, cet outil que nous avons en tant qu’êtres humains de pouvoir transmettre quelque chose, mais de pouvoir le transmettre d’une manière particulière. » María Inés Rodríguez, commissaire de l’exposition avec Sofía Hernández Chong Cuy.

+ information sur l’exposition *El grito/The Cry* : http://musac.es/index_en.php?ref=31300

¿Cómo asustar al pulpo? (sorcellerie culinaire)

par Loreto Martínez Troncoso en collaboration avec Ewen Chardronnet.

Loreto Martínez Troncoso et Ewen Chardronnet proposent une séance de sorcellerie culinaire où pendant la préparation du "polvo a feira" ils nous emmèneront en textes, images et sons dans quelques histoires d'animaux archétypes, invocations de fantômes littéraires, récits intérieurs ou de potentialités de passages à l'acte ou d'hystéries collectives... ou comment dépasser la peur, l'apathie, le fatalisme ou le renoncement.

Les deux artistes font face au public, à la cuisine. Un écran leur permet de passer des images qui vont venir accompagner leurs paroles. Le son de l'eau qui bout est amplifié. Un préambule invite à l'écoute. La séance commence, le poulpe est frappé, puis "effrayé".

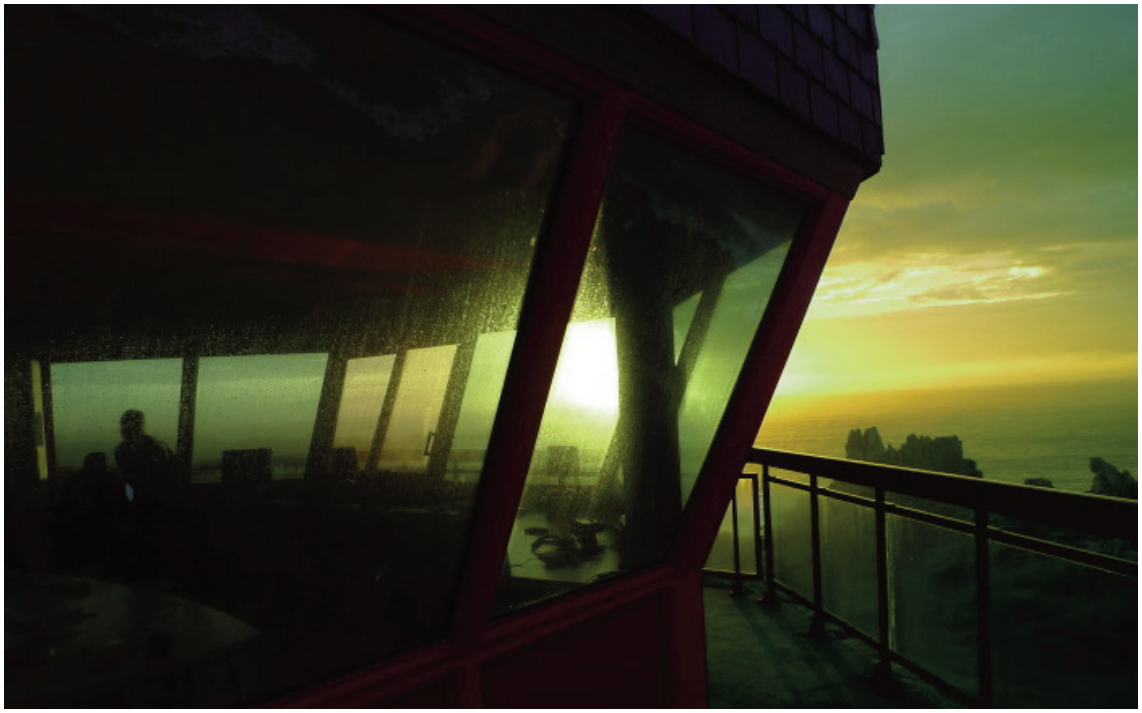
En navigant toujours sur la même structure, le scénario de cette séance de sorcellerie culinaire change au fil de la cuisson et convoque différentes voix, différents registres, récits, écritures, formats. D'une "parole" plus en superficie – entre émission culinaire télévisée et ventriloquisme encyclopédique - on plonge dans des profondeurs bouillonnantes pour explorer les mondes intérieurs qui (nous) habitent. Les cuisiniers nous guident dans ces 45 minutes de cuisson, de l'étymologie des mots poulpe et pieuvre au mythe du Léviathan, de la lecture de Henri Michaux et Dostoievsky jusqu'au passage à l'acte de Voltairine de Cleyre. La cuisson se conclut par la découpe de la bête façon "polvo a feira" et par l'évocation des manies dansantes médiévales, entre peintures et gravures de Brueghel et films sur le tarentisme italien. Mais l'alcool est flambé pour faire fuir les mauvais esprits, une "queimada" galicienne offerte au public en même temps que la dégustation du poulpe, un moment de communion accompagné de musiques traditionnelles celtes ou tarantelles, entre autres.

Fait le :

16.10.10
Dans le cadre de « Les Interlocuteurs III -Les Fausses confidences », Printemps de septembre, Toulouse.

20.02.11
Dans le cadre de l'exposition « Les Vagues », XXIVe Ateliers Internationaux, Frac des Pays de la Loire.

13.10.11
Dans le cadre du projet architectural du collectif Exyzt au Marché de Capusins pendant Evento 2011, Bordeaux.



un balcón en el mar…

Un projet de Loreto Martínez Troncoso en collaboration avec Ewen Chardronnet
dans le cadre de la résidence d'artiste au Sémaphore du Creac'h, Ile d'Ouessant
avec l'Association Finis terrae.

Quelques éléments pour comprendre sur papier ce qui fut avant tout une recherche en création radiophonique, en écriture radiophonique. Notre point de départ fut la vie insulaire, racontée par ses habitants, la radio comme un moyen de leur donner la parole, un espace-temps pour prendre la parole, mais aussi une réflexion sur le média de la radio, non seulement de communication mais aussi et surtout d'expression, sur sa condition spatio-temporelle spécifique ou, si l'on veut, sur sa topique.

« Le phénomène radiophonique relève d'une inscription multiple et hétérogène dans l'espace et dans le temps : le message (une information, une chanson de Grandmaster Flash, un manifeste révolutionnaire) est émis depuis un lieu que l'auditeur, placé ailleurs (sous la douche, dans le bus, dans un campement militaire), ne peut qu'imaginer de manière spéculative – un lieu opaque. (...) Grâce à un récepteur, l'auditeur capte ce son à l'intérieur d'une zone où, de fait, les ondes sont déjà là, dissimulées pour ainsi dire derrière le silence. » Manuel Cirauqui, Radiotopie, Revue Volume#2, 12/2010.

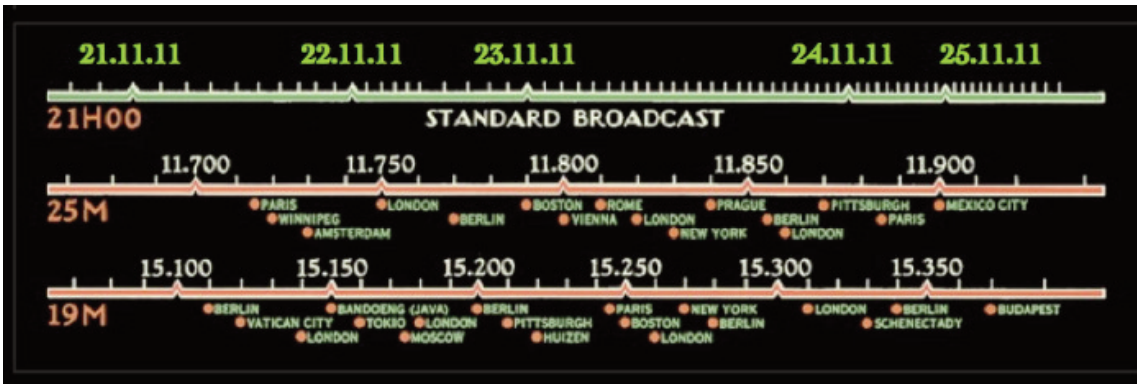
Une réflexion donc, sur la distance, la séparation, entre l'émetteur et le récepteur, distance qu'on expérience par exemple quand on écrit ou on reçoit une lettre, une carte postale, distance toujours spatiale et temporelle quand il s'agit du différé. Réflexion aussi sur le caractère fantasmagorique implicite, non seulement dans la radiophonie, mais aussi dans le champs du sonore, des ondes par où voyagent le son, des sons, d'une voix, des voix, venu-e-s d'autre-s part-s.

La radio comme espace-temps de parole, de récit.
Un mois de vie, beaucoup de chemins...
Des chemins ?
Une chambre de veille.
Réactiver le sémaphore.

– Et, je me demande, quel lieu est, encore, possible pour ces/la parole-s ? Paroles silenciées, paroles sans voix.

radio creac’h… radio la nuit

Mois de novembre 2011, Île d'Ouessant



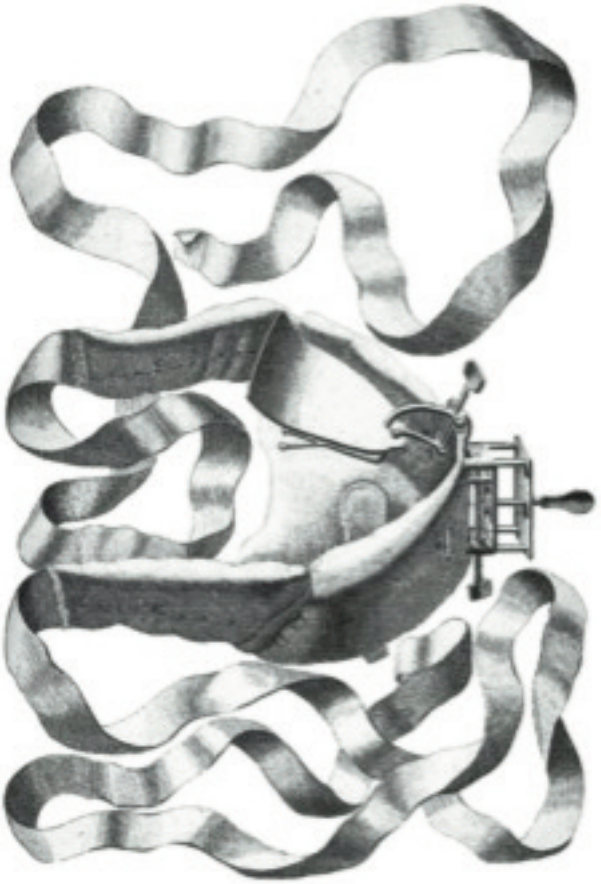
Collecte de différents matériaux sonores lors d'enregistrements de, sur et autour de l'île : – captations de radio VHF marine depuis le sémaphore (enregistrements de la vie invisible de l'île, de la vie de la mer, du lien avec l'océan) ; échanges directs ou VHF avec des bateaux (ambiances de cabines de pilotage, vedette assurant la liaison, trophée Jules Verne) – interviews des travailleurs de la mer, des travailleurs du sémaphore du Stiff, des habitants des bateaux, des habitants d'Ouessant. – ambiances sonores de la vie sur l'île, de la mer, des vents... marches et explorations sur l'île – enregistrements de lectures et textes écrits pendant ce mois de résidence... ateliers au collège, littérature maritime.

A la fin, enregistrements de pièces sonores d'environ 1h, à partir de ces éléments collectés, diffusion en streaming sur internet chaque jour à heure fixe du 21 au 25 novembre 2011, puis diffusion publique lors d’une séance d’écoute au Musée des Phares et Balises du Creac'h.

LE DEPART, première nuit.
LE CREUX DE LA VAGUE, deuxième nuit.
L’IVRESSE DES PROFONDEURS, troisième nuit.
LE DOS DE LA BALEINE, quatrième nuit.

Et aussi :
RADIO EUSA ! LA RADIO LA PLUS À L’OUEST !
Émission spéciale avec et par les élèves du collège des Îles du Ponant d’Ouessant.

A écouter sur le site :
www.sintituloporelmomento.com

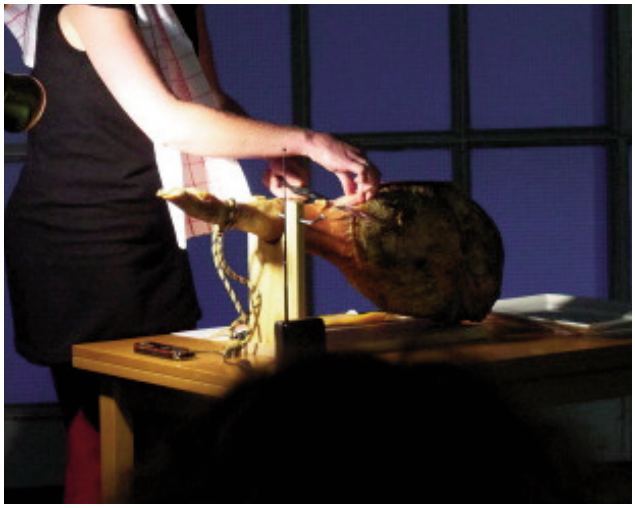


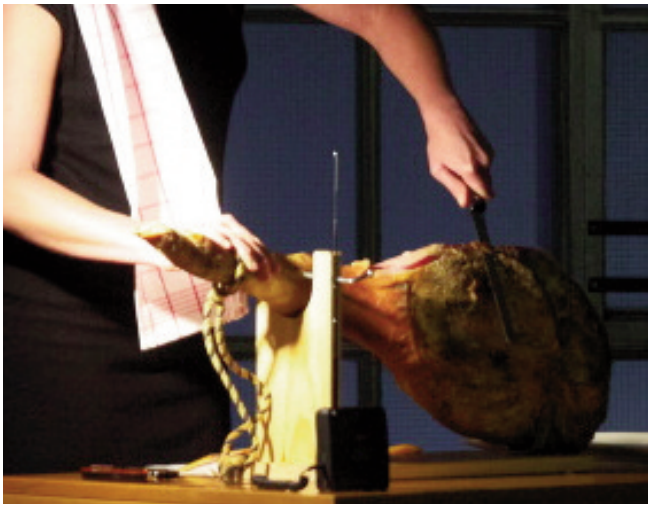
[sin voz]

vendredi 11.11.11
Avec Anne-Sophie Turion.
Festival Who's afraid of performance art?
Programme : « Avec ou sans parole », 6ème édition de *Points d'impact*.
Programmation : Marie-Eve Knoerle & Jeanne Macheret / Piano Nobile / www.pianonobile.ch à Le commun, Bâtiment d'Art Contemporain, Genève

Il y a un silence très lourd, je ne sais pas d'où il vient.
Silence qui m'accompagne, même si je ne le veux pas.
Il parle au travers de mes paroles, il dit ce que je ne peux pas dire.
Camané, *Silêncio*.

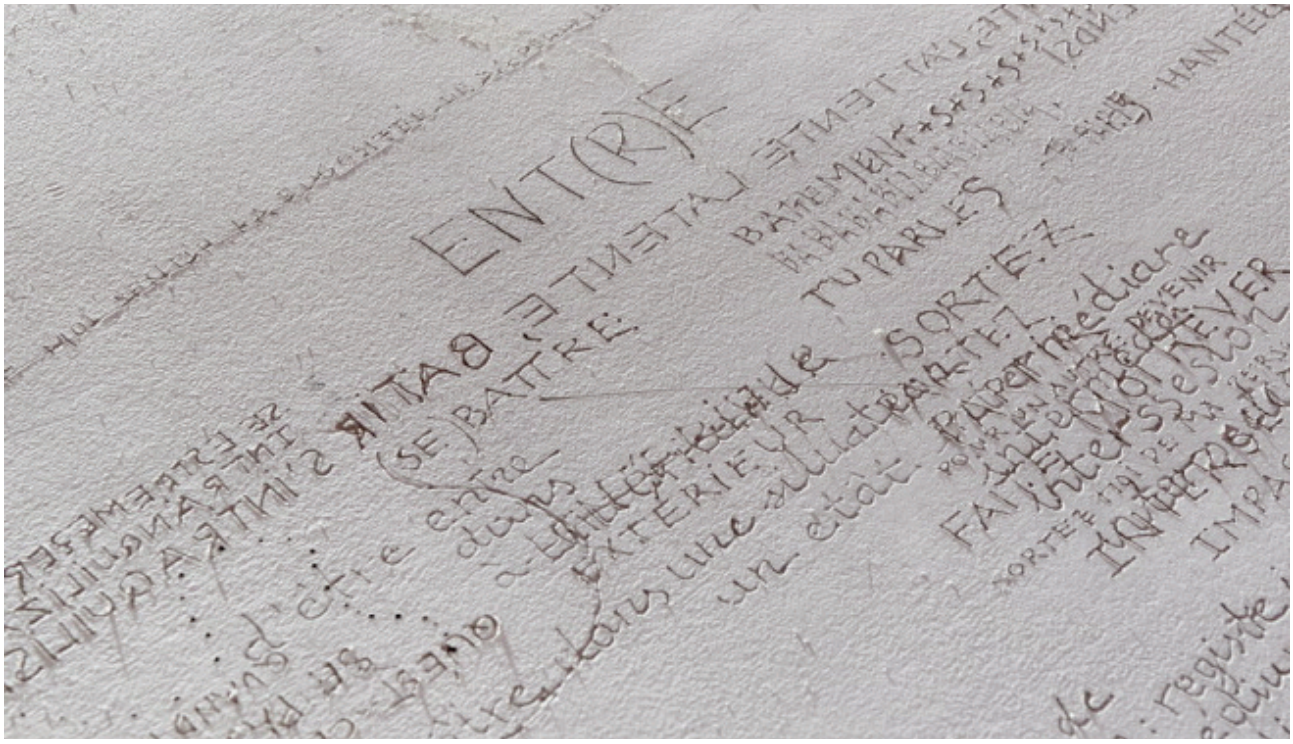
« Comment faire parler le silence ? Oui. Où sont ces paroles que je n'ose pas dire ouvertement ? Pour quoi je ne me laisse pas surprendre par ce que je ne sais pas, par ce que je sens… Aller à la rencontre de ces autres moi, inconnues de moi-même et qui parlent avec une autre voix, les laisser parler même quand j'aurais préféré les entendre dire d'autres choses, même si je me sens trahie… par ce qu'elles disent… par ce qu'elles pensent… par ce qu'elles sentent… Comme dans une séance de spiritisme, les convoquer, les entendre converser, discuter, se contredire, s'interroger, se juxtaposer, se hurler, se murmurer, (se) monologuer et aussi se taire. » Lors d'un moment convivial, l'artiste prend la parole au sujet de l'acte même de « donner corps à la voix ».





ent(r)e

Exposition personelle, 13 octobre 2012 – 13 janvier 2013
Centre d'Art Contemporain de La Ferme du Buisson, Marne-la-Vallée.
http://www.lafermedubuisson.com/ENT-R-E.html



L'espace murmure.

Par Guillaume Gesvret.

http://mouvement.net/critiques/critiques/lespace-murmure

ENTRE-MURS

« N'importe quel propriétaire de chat vous dira avec raison que les chats habitent les maisons beaucoup mieux que les hommes. Même dans les espaces les plus effroyablement carrés, ils savent trouver les recoins propices. »
Espèces d'espaces, Georges Perec

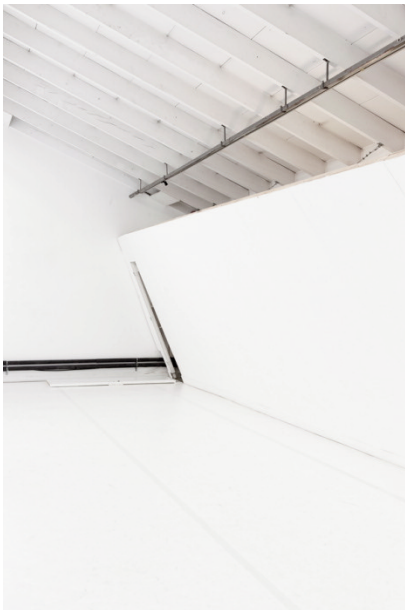
Tel le chat péréquien, Loreto Martínez Troncoso réinvente l'architecture du centre d'art de la Ferme du Buisson à la recherche de mondes intermédiaires et de « recoins propices » à troubler notre appréhension de l'espace. Ent(r)e (http://www.lafermedubuisson.com/ENT-R-E.html), sa première exposition en France, mêle ainsi l'histoire du lieu d'exposition et l'histoire d'une intimité chuchotante. Le déplacement des murs, la révélation d'interstices cachés ou récréés, l'émergence plastique ou sonore des dessous invisibles, les murs troués où interfère le dehors, opèrent dans le lieu d'exposition comme la pensée, la mémoire ou le rêve opèrent dans l'espace mental : par dynamismes violents ou imperceptibles, toujours imprévisibles. Dans le même sens, la voix de l'artiste enregistrée lors de performances passées ponctue et affecte l'espace silencieux de ses adresses minimales : « Souviens toi que tu saignes, que tu sens », « qu'est-ce que tu vis ? Es-tu seul ? Accompagné ? »

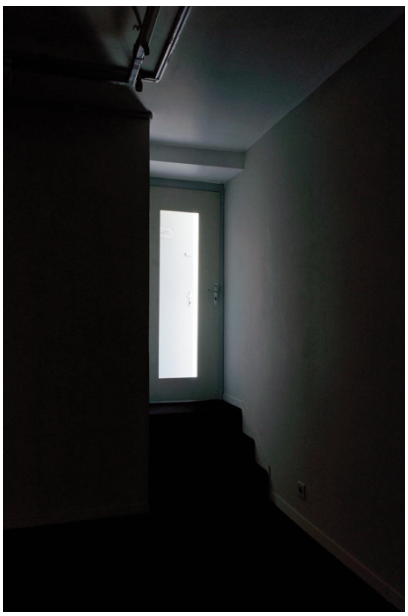
Héritage de la critique du support pictural à l'échelle d'un centre d'art, l'exposition comme réaménagement de son espace « propre » évoque les chambres d'échos de Tatiana Trouvé, la performance vocale en plus, ou encore les reconstructions architecturales de Gregor Schneider, le spectaculaire en moins. Car la simplicité de cette démarche tient d'abord à son apparente littéralité : dé-couvrir l'espace doit vraiment s'entendre comme le creusement des plafonds pour retrouver les poutres anciennes, de même que les sous-sols remontent ici comme des sols cachés, fines pellicules qui remontent et plient le sol sous nos pas. Comme le rappelle l'artiste, la simplicité de « ce qui existe » se dit « ente » en espagnol, rendant un peu plus ambigu encore le titre de l'exposition. Simplicité trompeuse donc, puisqu'il s'agit avant tout d'ouvrir cet espace à des puissances d'interaction (entre), d'affection et de hantise (hante) qui remettent en cause l'évidence de ses limites et de toute localisation possible : il s'agit bien, dit Loreto Martínez Troncoso, d'écrire l'espace avec ses « sous-sols », ses « sous-peintures » et ses « entre-murs », comme autant de manières de faire trembler la clôture rassurante du lieu, ainsi exposé, littéralement.

FAIRE CHUCHOTER L'ESPACE

Ausculter, espacer, déplier et creuser de nouveaux interstices : le travail de Loreto Martinez Troncoso ressemble à celui d'un luthier sur une caisse de résonance pour mieux ouvrir du dedans et faire résonner la voix intérieure d'une tête ou d'un lieu. Entre l'espace réel et l'espace mental (de l'artiste, du spectateur), c'est le seuil mouvant d'un devenir qu'il s'agit de parcourir, à même notre errance, nos arrêts, nos détours et nos hésitations : entre devant et dedans, dessus et dessous, exposition et dissimulation. Au bas de cet escalier, est-ce le lieu institué d'une œuvre ou bien un simple cagibi – au fond duquel parle une voix, finalement celle de l'artiste enregistrée ? Tandis que l'écho différé d'une performance, comme ailleurs le bruit des pas ou le son du dehors en prise directe, nous font pressentir la réalité d'une présence, les jeux de « découpe lumineuse » réorientent l'espace de notre regard et troublent l'évidence visible : d'une simple table pourtant bien présente émane par exemple une irréalité fantomatique. Entre présence et fiction d'une ombre ou d'un écho, cette hantise concrète fait murmurer l'espace dans l'hésitation du vide et de la présence, du mouvement et de l'immobilité. Comme le chuchotement est la limite soufflée du mot, les repères de l'espace visible se déplacent aux limites vibrantes de l'absence. Il revient alors au spectateur de s'orienter dans la désorientation et, dans sa « solitude temporaire » nous dit l'artiste, « d'entrer dans un murmure, un brouhaha lointain dans lequel on zoomera, qu'on décortiquera en parcourant l'espace ».

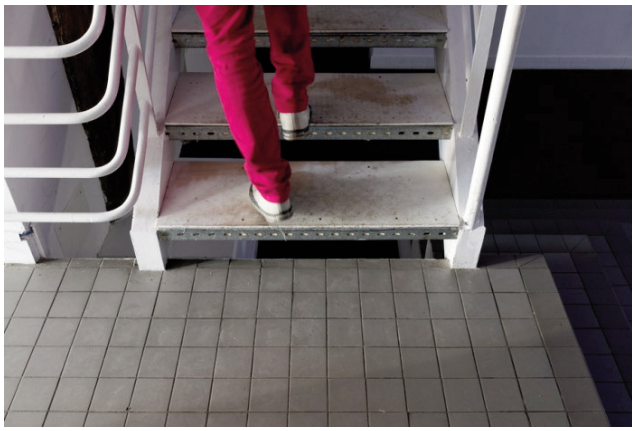
Pour conclure ce parcours, la Ferme du Buisson organise du 12 au 13 janvier le festival Nocturno auquel participeront artistes, écrivains, musiciens, théoriciens et metteurs en scène invités par Loreto Martínez Troncoso. Le temps d'une nuit blanche, les thèmes fantomatiques, plastiques et poétiques chers à l'artiste résonneront jusqu'à l'aube au fil d'une série de lectures, concerts, performances et projections.

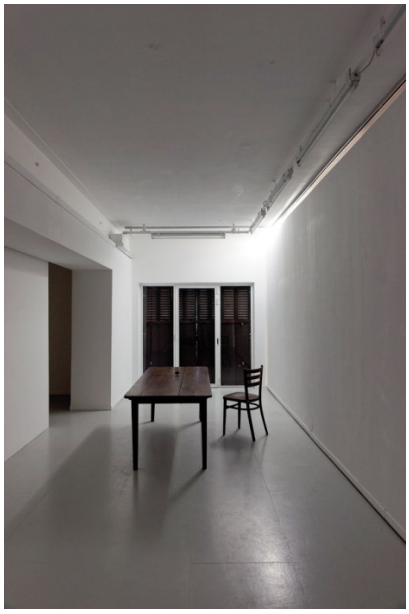


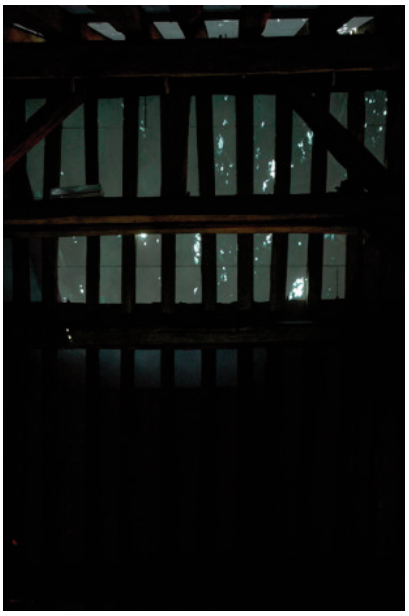


il y a quelque chose qui m'a
j'ai besoin de réagir

il y a quelque chos
j'ai besoin







Au cœur même de l'espace

Quelques pensées sur l'exposition « Ent(r)e » au Centre d'Art de la Ferme du Buisson

A cacophony of sounds greets the visitor. Drawn into the space, with only a few steps down, I am standing on the ground floor, pacing towards the 16 mm projector's crackling sound to discover a small hole carved out from the central exhibition wall, revealing a window which leads onto a parking lot. To the right, a sentence is projected in blurry letters onto a large screen: "il y a quelque chose qui m'affecte et j'ai besoin de réagir." Next to it, a small table bears writerly scars amidst puns, themes and allusions: "entrer", "pénétrer" and some words in Spanish, I recall just one: "corazón" (cœur).

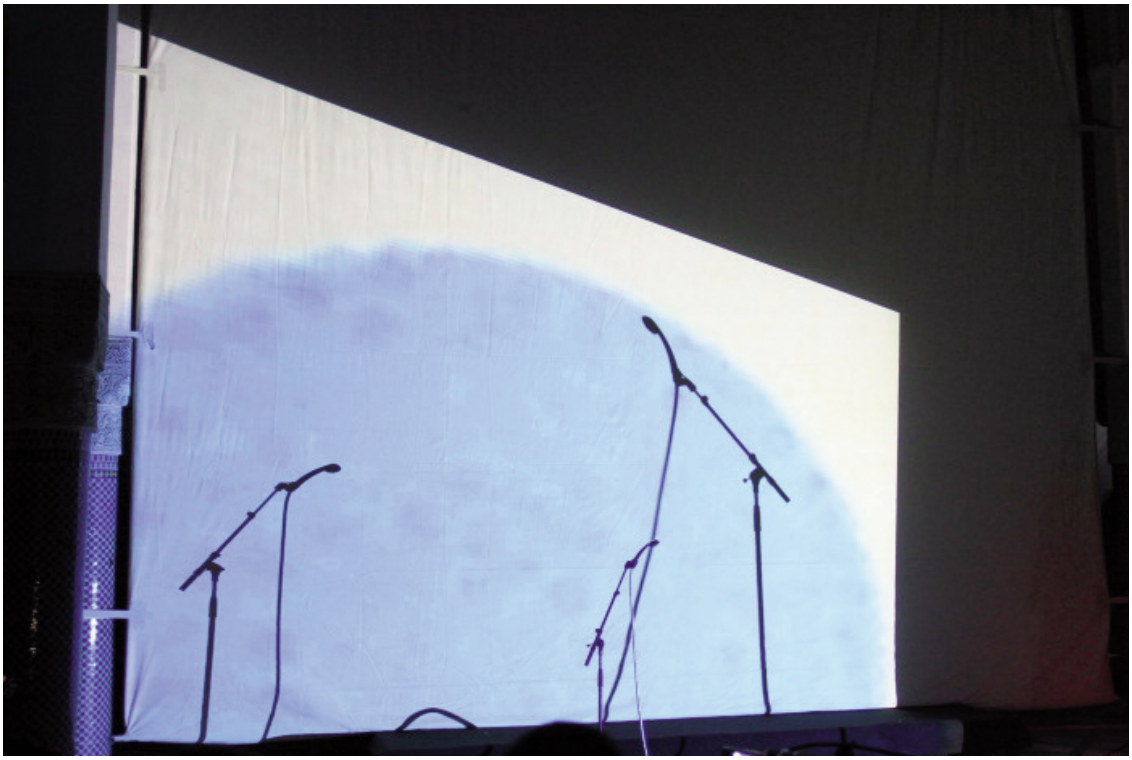
As Georges Didi-Huberman once noted in an essay on the dancer Israel Galván: "[t]he word pas (step) is thus a word of space being opened: the step, the pace with which we advance, the passage that allows us to pass or even transgress."

In Loreto Martínez Troncoso's solo show at La Ferme de Buisson, space is literally being opened through the artist's series of architectural interventions. The 'step' (pas) as well as its sound or echo may be seen as a leitmotiv throughout the exhibition.

On advancing within the choreographed space of the exhibition, (a choreography which is nevertheless open and dependent on the visitor/intruder/guest who chooses his/her parcours spanning different floors), I discover a "dancing" wall, which moves slowly back and forwards. Its mechanical animation recalls the sound of flamenco dance steps, following a steady yet irregular rhythm. The screen and the wall are positioned to be viewed from up front, its sides, its back. Between openings and closings, entry-ways, side-ways, stair-ways, ways in and out, ways above and beneath, I linger in the space and pass through it.

I stand still to concentrate on a recording of footsteps, sounds that one supposes are the artist's steps? Uncannily present and absent, Loreto Martínez Troncoso inhabits the space through her voice and interventions, yet she also creates room enough for the viewer to react to the work and its surrounding, provoking a myriad of different emotions and associations. Ent(r)e, thus offers space for reflection and inspiration. – It offers pause points, similar to a punctuating mark in writing, a hyphen – a sign, a connecting point between two words.

Anja Isabel Schneider



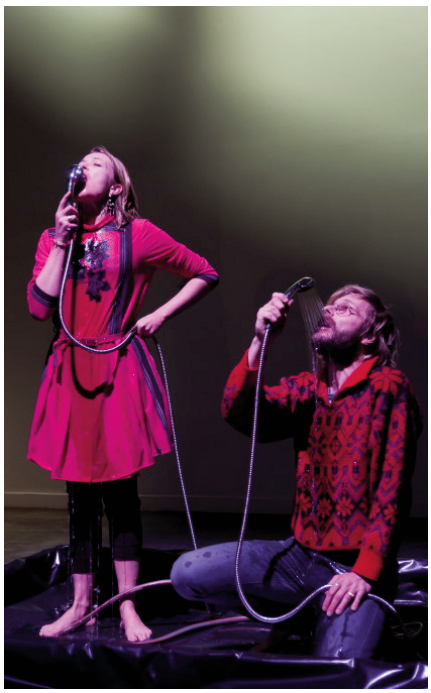
Eau Violette

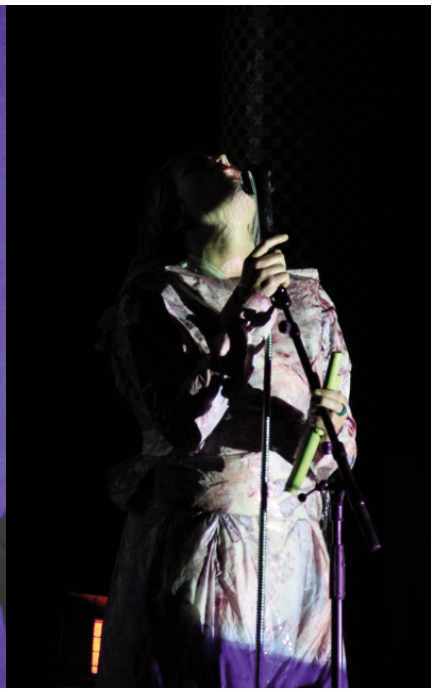
Un pommeau de douche en guise de micro, la bouche submergée d'eau, Serge Stephan et Loreto Martínez Troncoso tenteront de faire surgir des mots, d'expulser une à une des syllabes. Proche d'une forme de chant, *Eau violette* est une performance parlée et musicale qui pourrait faire référence à Chris Burden qui tenta littéralement de respirer de l'eau (*Velvet Water*, 1974) ou à Robert Ashley qui murmura des sons un micro enfoncé dans la gorge (*The Wolfman*, 1964).

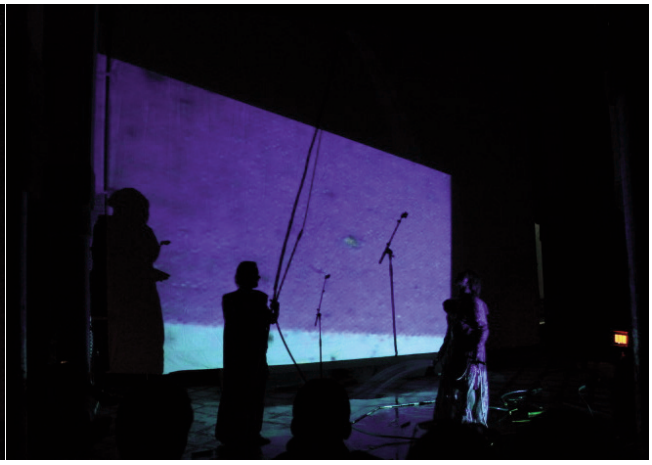
Ce projet est né du désir de chanter. Du désir de parler d'amour. Et de la difficultée d'en parler de.

> « Quand je marche dans les rues / *je te rêve*.
> Quand je prend le bus / *je te rêve*.
> Quand je reçois un message de mon opérateur téléphonique / *je te rêve*.
> Quand j'achète du foie de porc / *je te rêve*.
> Quand je suis avec d'autres / *je te rêve*.
> Quand je fais sécher le linge / *je te rêve*.
> Quand je cours, quand je tombe, quand je vois quelqu'un tomber devant moi / *je te rêve*.
> *Je te rêve* / quand «a vida é super».
> *Je te rêve* / quand je parle.
> *Je te rêve* / quand je chie.
> *Je te rêve* / quand je me tait.
> *Je te rêve* / quand je danse.
> *Je te rêve* / …
> Danser avec toi comme quand on fait l'amour (?)
> Danser autour, devant, par derrière, à côté de toi (?)
> Sans même presque se toucher.
> Sans presque même que tu me vois (?)
> Où es tu ?
> Qui es tu ?
> *Jettes tes rêves et sois avec moi !* »

TOURNÉE: 12 janvier 2013 - Festival «Nocturno», exposition *Entr(r)e*, Centre d'Art de la Ferme du Buisson ; 1 mars 2013 - afiac, Café Performance, Fiac ; 6 avril 2013 - Institut Français de Fez, Marruecos.





agua.


NO( )TURNO

Un projet *Escreve(-me)* de et avec António Júlio.

« Ce turno *est le premier volet de* Escreve(-me)*, écris(-moi). Un défi d'écriture lancé à plusieurs personnes, plusieurs êtres qui me sont proches, intimes et complices. Ce sont des projets en solo ou des monologues qui n'ont pas un format défini. Écrits à quatre mains, à deux, ils prennent forme dans le processus même de cette écriture.*

No( )turno *est le corps de rencontre avec Loreto Martínez Troncoso. Il sera un lieu intérieur de contact entre des voix silenciées, des paroles englouties ou tenues sous la langue. Qu'est-ce qui s'enferme en nous ? Qu'est-ce qui veut émerger ? Quelle force, quelle violence doit-on exercer pour que ça se calme ? C'est à mon tour,* o meu turno*, d'expérimencier cette monstruosité. »* A.J.

TOURNÉE : 12 janvier 2013 - Festival «Nocturno», exposition *Entr(r)e*, Centre d'Art de la Ferme du Buisson ; Fin 2013 - Teatro Bolhão, Porto, Portugal.

Porto, 1 de Fevereiro 2013[1]

Je t'écris accroupie devant une table basse. Ce n'est sûrement pas la meilleure position pour t'écrire. Si j'écrivais debout ! Ou avec les pieds en l'air et la tête à terre. Ou tout simplement assise, sur une chaise. Je t'écris aussi beaucoup dans ma tête. Je t'ai écrit dans ma tête ce matin quand j'ai vu la lumière du soleil rentrer par la fenêtre. Quand j'ai pris mon petit déj et merde ! j'ai bu une grosse gorgée de mon café amer. Je t'ai écrit quand j'ai entendu cet homme qui marche avec des cannes en bois dans la rue d'en bas et qui répète jour après jour jusqu'à presque devenir une chansonnette : *Sempre me pode deixar alguma coisinha!* Vous pouvez toujours me laisser une toute petite chose. Je t'ai écrit l'autre matin, quand j'ai acheté au marché un demi kilo de foie de porc pour 47 centimes d'euros. Quel festin ! C'était la première fois que je faisais du *higado encebollado*, même si étant petite on en a beaucoup mangé. Je t'ai écrit l'autre soir, quand j'ai vu à nouveau la lune pleine. Je t'ai écrit tout à l'heure quand j'ai eu froid aux mains et que j'ai mis mes gants en attendant, à l'ombre, le bus 201. Je t'ai écrit quand j'ai vu la façade de la bibliothèque griffée par un arbre tombé pendant la tempête la semaine dernière. Je t'ai écrit quand j'ai retrouvé le brouillard. Tu sais ? Il n'était pas le même que la dernière fois. Je t'ai écrit hier fin d'après midi quand par hasard je suis tombé sur un rassemblement et que j'ai entendu chanter au mégaphone une chanson qu'ils appellent héroïque en remémoration d'une révolte qui a eu lieu un 31 janvier. De ce que je me souviens la chanson disait : *Acordai, homens que dormis a embalar o dor dos silêncios…* Réveillez-vous, hommes qui dormez en emballant la douleur des silences… et quand j'ai pensé à tout ce qu'on pourrait faire ensemble et pourquoi on ne le fait pas. Je t'ai écrit hier après-midi pendant que je travaillais pour un seul spectateur. L'autre jour, quand je suis allée voir la mer et assise au meilleur endroit pour regarder son spectacle, paf ! (onomatopée de mer) je me suis prise une grosse vague et je suis revenue toute mouillée. Hier soir en rentrant seule chez moi. La première fois que j'ai lu que « l'amour c'est quand on rencontre quelqu'un qui vous donne de vos nouvelles » et à chaque fois que je me suis dit : Ah ! Oui ! S'il vous plait ! Donnez moi de mes nouvelles, quand je suis toutes les femmes que je pourrais être, quand je vois là, les filles inconnues en moi, quand je pense à combien de fois on m'a empêché d'être, quand je pense à combien de fois je m'empêche d'être, quand j'ai entendu l'autre nuit la chatte en chaleur miauler dans la cour derrière, quand j'ai ri haut dans la rue et que j'ai vu un petit garçon se retourner pour regarder… ;-) Comme tu vois, je t'écris beaucoup. Où es tu ? Que fais tu ? J'aimerais pouvoir t'entendre ! J'aimerais pouvoir être plus près de toi. J'aimerais pouvoir coller mon oreille sur ta poitrine et sentir la chaleur de ton corps. Sentir ton odeur, ta peau, la peau de ton corps… Quelles parties de ton corps sont visibles à l'instant. Quelles parties de ton corps je pourrais toucher à l'instant. J'aimerais pouvoir sentir ta jambe frôler ma jambe. J'aimerais pouvoir t'entendre respirer à côté de moi. Tu m'entends ? Je suis à la fenêtre en train de te parler, de te crier !

Sempre tua.

1. Texte apparu dans l'édition *Une exposition à être lue* (vol.3) dans le cadre du projet satellite *Une exposition parlée* proposé par Mathieu Copeland au Jeu de Paume, Paris, 2013.

Voilà ma bio, en quelques lignes comme on me l'a déjà demandée :

1978 née…; 1999 départ… boursée par… travaille avec…; 2000 félicitée par…; 2001 intervient dans… sélectionnée dans…; 2002 félicitée par… achetée par… pistonnée par… au… vidéo-projectée dans…; 2003 considérée comme artiste française par… pour… annoncée comme « one-woman-show » pour… vidéo-installée dans…collabore avec…; 2004 mange des pattes de poule… collabore avec… participe à… considérée comme « artiste qui travaille sur » pour… par… contactée par… fait une lecture dans le cadre du…; 2005 carte blanche au… « recommandée » comme artiste « digne du plus grand intérêt » par… pour… candidature => retenue, proposition pour… refusée par… considérée « politiquement pas correcte » par… fait partie de l'expo… s'autoprésente comme « conformiste » et ne performe pas dans le festival x où elle est présentée comme « France », boursée par… pour…; 2006 participe comme « jeune artiste galicienne » à… refusée au Salon du Jardin et de l'aménagement de l'extérieur… striptease à…, à… et à…; 2007 tue une mouche dans le cadre de… devient une « vidéo-projection » dans… se *Inprésente* à… se protocole à…; 2008 part *Sur la route*… sa parole compte ou ne compte pas à… parle en boucle pendant exactement 3 mois et 7 jours au… se *medium*nise et « montre une vision pessimiste de la vie »[1] pendant… se *show*nise in… et annonce que la prochaine fois fera une comédie. Est considérée comme « création de genre en Galice » au… perd sa bouche au…; 2009 annoncée comme « artiste atypique […] promet de savoureuses surprises » à… (se) *documente* et (se) registre à la première personne à… en finit finalement avec (?)… rêve… (et) fait une « —…bonne performance pour un dimanche » au… et une conférence « —…optimiste! » avec…, comme un seul homme ou… un homme seul, au… finit avec… au… ne fait pas une comédie… *et*, oui, *quelque chose de spectaculaire* à deux au… *la ferme* (?) à…, depuis… parle avec son silence… entre autres.

1 - El País, sábado 21 junio 2008.

LORETO MARTÍNEZ TRONCOSO

9 rue de la Révolution
93100 Montreuil, France

tel. 06 27 26 70 79
loretomartineztroncoso@hotmail.com